



[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

présente l'étude de

**‘ *Night and day* ’**

(1919)

***"Nuit et jour"***

(1933)

**roman de Virginia WOOLF**

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 7)

l'intérêt de l'action (page 9)

l'intérêt littéraire (page 10)

l'intérêt documentaire (page 16)

l'intérêt psychologique (page 21)

l'intérêt philosophique (page 35)

la destinée de l'œuvre (page 38)

**Bonne lecture !**

## Résumé

I

Au thé de ce dimanche après-midi, à Cheyne Walk, dans le riche quartier de Chelsea, à Londres, chez ces grands bourgeois que sont les Hilbery, et où leur fille, Katherine, s'ennuie quelque peu en jouant le rôle d'hôtesse auprès d'éminents personnages qui discutent de littérature, se présente un jeune collaborateur de Mr Hilbery, Ralph Denham. La jeune femme lui montre la pièce où sont exposées des «*reliques*» d'illustres membres de la famille. Du fait de leur différence de classes, ils s'affrontent quelque peu. Aussi, quand, le thé terminé, les rejoint Mrs Hilbery, préfère-t-il s'esquiver.

II

Dans la rue, il se dit : «*Katherine Hilbery fera l'affaire. Je vais prendre Katherine Hilbery.*» Rentré à la maison familiale, dans la banlieue de Highgate, il préfère manger seul dans sa chambre, puis se mettre à son travail, car, avocat employé chez un notaire, il commente aussi des livres de droit pour la "*Revue critique*" de Mr Hilbery. Mais sa soeur aînée, Joan, vient lui parler de leur frère, Charles, qui, ne montrant guère d'aptitude aux études, ferait mieux d'entrer dans l'entreprise de leur oncle, tandis que leur mère devrait, pour remédier à leur pauvreté, envisager de vendre la maison.

III

Katherine Hilbery appartient à «*l'une des familles les plus distinguées d'Angleterre*», qui a été illustrée en particulier par le poète Richard Alardyce, le père de sa mère. Celle-ci a décidé d'écrire, avec sa fille, sa biographie. Mais elles ont du mal à dominer l'ensemble des matériaux qui sont à leur disposition. Et Katherine n'aime pas la littérature, lui préférant les mathématiques, qu'elle étudie en secret.

IV

Mary Datchet, une jeune femme énergique, organise dans son appartement une réunion de jeunes gens venus écouter une conférence donnée par le ridicule William Rodney sur «*la métaphore dans la poésie à l'époque élisabéthaine*». Sont venus aussi Ralph Denham, qui est l'ami de Mary, et Katherine Hilbery, qui est celle de William. Ralph est repris par son opposition à Katherine, tandis que celle-ci éprouve le besoin de se rapprocher de Mary.

V

La réunion terminée, Katherine sort avec William qui l'incite à l'épouser pour échapper à une vie qu'il juge insignifiante. Ils ont été suivis par Ralph qui, une fois qu'ils se sont séparés, rejoint William qui l'invite chez lui pour lui faire admirer sa riche bibliothèque, dont il lui offre un des volumes anciens, tout en lui demandant de lire la pièce qu'il a écrite.

VI

Mary, heureuse au matin de cette nouvelle journée à Londres, où elle est depuis peu, rejoint le bureau de l'"*Association pour le suffrage des femmes*" où elle travaille bénévolement, en compagnie de Mrs Searl et de Mr Clacton. À la pause de midi, si elle se promène au British Museum, elle rêve aussi d'une vie avec Ralph Denham, tout en étant bien décidée à ne pas tomber amoureuse. À l'heure du thé, survient dans le bureau Katherine Hilbery, qui intrigue Mrs Seal et Mr Clacton, celui-ci se rendant compte qu'elle est la petite-fille du poète Alardyce. Survient encore Ralph qui, s'il révèle son amitié avec Mary, tient à accompagner Katherine pour de nouveau lui marquer combien sa pauvreté entrave ses projets.

VII

Mr et Mrs Hilbery attendent le retour de leur fille pour pouvoir prendre le repas pour lequel ils se sont tous trois «habillés», et au cours duquel, après une évocation de la visite que les parents ont eue pour le thé, Katherine parle de celle qu'elle a faite au bureau de l'"*Association pour le suffrage des femmes*". Comme il est situé Russell Square où avait habité Mrs Hilberry avec son père, le poète, est

ainsi rappelé à celle-ci le couple malheureux qu'il formait avec sa mère, ce qui l'amène à inciter sa fille à épouser William Rodney. Mais Katherine déclare qu'«*elle ne veut épouser personne*». Et la conversation est interrompue par le cérémonial du soir où se fait une lecture à haute voix, celle d'une écrivain contemporain étant tentée avant qu'on n'en revienne à un classique !

#### VIII

Katherine a reçu trois lettres : l'une de William où il lui promet un mariage heureux ; l'une de sa tante Celia qui s'inquiète du mariage de son neveu, Cyril Alardyce, avec une femme qui n'est pas digne de lui ; enfin, une de Cyril qui s'indigne de cette intrusion dans sa vie privée. Mr Hilbery, qui s'enferme dans ses recherches érudites et dans la composition de sa revue, la laisse s'occuper de cette affaire, qui la fait songer à l'amour dont elle a une idée tout à fait romantique.

#### IX

Alors que Mrs Hilbery n'arrive toujours pas à fixer ses pensées pour faire avancer la biographie, et qu'elle se perd même dans la contemplation d'anciennes photographies familiales qui lui font comparer l'époque victorienne à l'actuelle, Katherine ne parvient pas à lui parler de Cyril. Et surviennent «*Tante Celia*» puis «*Cousine Caroline*», qui veulent empêcher le mariage de celui-ci. Or Mrs Hilbery se montre plutôt conciliante, tandis que Katherine se dit : «*Peut-être ferais-je mieux d'épouser William?*»

#### X

Ralph Denham, s'il est un sérieux employé dans un bureau d'avocats, inquiète sa soeur par son goût de la spéculation financière. Il combat en lui une tendance au rêve, mais prévoit une carrière politique. Un jour, où il a croisé Katherine dans la rue, il n'a pas osé l'aborder, et est plutôt allé voir Mary pour la taquiner au sujet de ses activités de suffragette, lui conseiller de lire de la poésie et de voyager, avant de s'éclipser et de la laisser à méditer sur les qualités qu'elle lui trouve.

#### XI

Katherine, qui avait écrit à William qu'elle ne l'aime pas, vient cependant prendre le thé chez lui, qui s'est soigneusement préparé à la recevoir. Comme ils ne savent pas de quoi parler, il lui lit un acte de sa pièce de théâtre en vers. Elle n'est pas du tout charmée. Mais, soudain, alors qu'elle s'était complu dans une rêverie romantique, elle lui annonce qu'elle accepte de l'épouser. Est alors donné un extrait d'une lettre de sa mère à une parente où elle se réjouit de ce mariage.

#### XII

À Cheyne Walk, Ralph, qui prétend être venu voir Mr Hilbery, est heureux de ne trouver que Katherine. Ils parlent de littérature, elle disant détester les livres, lui l'incitant à écrire de la poésie. C'est alors que surviennent des tantes de Katherine. Au milieu de leurs propos divers, il apprend que Katherine va se marier, et est outré par ce qu'il considère comme une trahison. Mais, quand il est sorti, il en vient à apprécier avoir désormais une passion à vivre.

#### XIII

Alors que Ralph a l'habitude, à midi, de se promener dans Lincoln's Inn Fields, et de donner à manger aux oiseaux, ce jour-là, Mary le rencontre. Comme il lui paraît préoccupé et quelque peu grincheux, elle l'invite à venir à Noël dans sa famille, en province. Mais, quand elle s'est éloignée, elle regrette de lui avoir fait cette invitation.

#### XIV

Mary doit animer un comité, mais sa pensée dérive vers Ralph. Puis, prenant le thé avec ses collègues, elle ne parvient pas à partager leur ardeur pour la cause. Revenue chez elle où elle pense toujours à Ralph, se disant qu'elle l'aime alors qu'il ne l'aime pas, elle reçoit la visite de Katherine et de William ; elle leur fait du thé ; ils lui annoncent qu'ils sont fiancés, mais lui donnent l'impression de

se disputer, ce qui est confirmé quand Katherine revient seule. Mary se dit qu'elle est semblable à Ralph.

#### XV

Disham est un très vieux village où se trouve le presbytère du père de Mary qui est heureuse d'y accueillir Ralph pour Noël. Cependant, dans le train, il pense plutôt à Katherine qui, d'ailleurs, devrait aussi séjourner dans la région. Au presbytère, il fait la connaissance des frères, de la soeur et du père de Mary. Celle-ci l'émeut alors qu'une minute après il pense à Katherine. Quant à Mary, elle sent naître en elle une passion.

#### XVI

Katherine et William se trouvent à Stogdon House, chez des cousins à elle, les Otway, dont la jeune Cassandra, une remarquable musicienne. Comme Katherine s'y ennue, elle est sortie dans la nuit pour contempler les étoiles qui l'intéressent plus que les êtres humains. Puis elle va voir, dans sa chambre, Henry, un cousin qui préfère, lui aussi, s'isoler, et elle se confie à demi à lui, qui se demande comment elle a pu se fiancer à William. Or celui-ci survient et lui reproche son absence. Aussi décide-t-elle d'aller se coucher, laissant les deux hommes avoir une conversation où se manifeste bien la vanité et l'égoïsme de William.

#### XVII

Sir Frank Otway est un ex-administrateur en Inde déçu par la maigre retraite qui lui a été accordée, et, de ce fait, aigre et taciturne. Katherine vient tricoter avec sa tante, étant désireuse de lui parler franchement du mariage. Mais survient sa mère qui impose l'idée que c'est «*la vie la plus intéressante pour une femme*». Ensuite, la famille part pour une excursion jusqu'à la ville voisine, Lincoln.

#### XVIII

Alors que Mary et Ralph se rendent eux aussi à Lincoln, mais à pied, à travers champs, il en vient à lui dire vouloir s'établir dans la région, tandis qu'elle prétend vouloir partir en Amérique. En réalité, elle souhaite se marier avec lui, et il se rend compte alors qu'elle l'aime. Or, dans la ville, ils rencontrent le groupe des Otway et des Hilbery, et, devant Katherine, qui est très surprise de le voir, Ralph est ému de la découvrir pour la première fois en plein jour. Au retour à Stogdon House, William tient à s'isoler avec Katherine ; comme il lui fait des reproches, elle lui avoue ne pas l'aimer, ne pas vouloir se marier. Mais, devant sa douleur, elle lui promet de l'épouser.

#### XIX

Revenant par la route, Ralph et Mary demeurent d'abord silencieux. Mais, soudain, il lui déclare vouloir l'épouser, ce à quoi elle se refuse, considérant qu'il a alors cessé d'avoir cette sincérité qu'elle estime en lui. Il la supplie de lui conserver son amitié car il en a besoin. Et elle y consent.

#### XX

À la nouvelle que le droit de vote pour les femmes a été de nouveau refusé, tandis que Mrs Seal vitupère contre les parlementaires et contre l'humanité, et que Mr Clacton ne fait qu'envisager d'autres moyens d'action, Mary, ne voulant plus penser à Ralph, décide de s'engager vraiment dans le combat pour la justice, et de refuser désormais «*tout faux-semblant dans sa vie*».

#### XXI

Alors que Mary est chez elle, décidée à poursuivre la rédaction d'un texte sur la démocratie, survient Katherine, qui s'est échappée de l'emprise de sa mère qui ne songe qu'au mariage alors qu'elle se sent incapable d'aimer. Mary l'accueille froidement, et ressent même une certaine agressivité à l'égard de la bourgeoise. Or, alors que celle-ci s'apprête à partir, elle la retient pour lui confier sa douleur d'aimer sans être aimée, l'évocation de Ralph soulevant d'ailleurs l'intérêt de Katherine, ce qui fait que les deux femmes «*restent donc toutes deux assises quelque temps, côte à côte*» et silencieuses.

## XXII

Katherine, encore sous le coup de la révélation de l'amour que ressent Mary, est en retard chez William. Il joue de la musique, ce qu'elle n'aime guère ; aussi se met-il à penser à Cassandra Otway qui, elle, est musicienne, et commence-t-il à lui écrire une lettre. Quand Katherine arrive. Il remarque sa froideur, tandis que lui-même lui indique calmement qu'à cause de la maladie d'un collègue de bureau leur mariage devra être retardé. Constatant leur manque de ferveur réciproque, Katherine, comme pour lui venir en aide, lui fait reconnaître qu'il est amoureux de Cassandra. Mais leur conversation est interrompue...

## XXIII

Entre Ralph qui est surpris de trouver Katherine. Les propos qu'ils échangent tous trois ne peuvent qu'être conventionnels, le couple parlant de la maison qu'il va habiter, tandis que Ralph annonce son intention de se retirer en province. Katherine déclarant vouloir s'en aller, il se propose de l'accompagner, et William, dépité, ne peut que les laisser partir. Dans la rue, Ralph et Katherine demeurent d'abord silencieux ; puis il ose enfin lui dire qu'il voit en elle la femme idéale, qu'il ne pense qu'à elle. Quand il doit la quitter, il est en proie à «*une exaltation presque surnaturelle*», et il passe la nuit à lui écrire «*une longue lettre, passionnée et folle, la suppliant, dans leur intérêt commun, de rompre avec William*».

## XXIV

Tandis que sa mère s'est prise d'un nouvel intérêt pour Shakespeare, et veut s'en servir pour la biographie du poète, Katherine accepte au téléphone une invitation à une promenade que lui fait Ralph, et écrit une lettre à Cassandra où elle l'invite à Londres. Mais elle ne la met pas à la poste au cours d'une promenade où, réfléchissant à la situation dans laquelle elle se trouve, elle prend la décision de «*favoriser les objectifs de Mary, de Ralph, de William et de Cassandra*». Au retour, pour le thé, elle trouve une Américaine venue pour le culte à rendre au poète, et William, qui lui fait part de la lettre élogieuse qu'il a reçue de Cassandra, tandis qu'elle lui laisse voir celle qu'elle n'a pas envoyée. Aussi en vient-il à avouer l'amour qu'il ressent pour son admiratrice, à admettre que les fiançailles sont rompues, et, malgré son souci de la bonne conduite à tenir, à demander à Katherine de lui apporter son aide.

## XXV

À Kew, où il a donné rendez-vous à Katherine, Ralph s'énerve car elle est en retard. Quand elle arrive, ils font une promenade où elle est émerveillée par le jardin et éblouie par sa connaissance de la nature. Comme il lui parle de la vie solitaire et studieuse qu'il veut mener, elle adhère à ce projet. Comme il lui fait la proposition d'«*une amitié franche et sincère*», elle l'accepte, avant de décider : «*Allons boire un thé*».

## XXVI

Pleine de curiosité naïve et de ferveur, Cassandra arrive à Londres puis à Chelsea, chez les Hilbery et, enfin, dans la chambre de Katherine. A lieu un repas quelque peu solennel où la jeune fille peut faire part de son admiration à William qui en est charmé. Aussi Katherine s'échappe-t-elle pour se rendre chez Mary qu'elle trouve en compagnie d'un jeune homme qui lui expose le projet d'une «*Société pour l'avancement de la démocratie*» à laquelle elle veut désormais se consacrer, Katherine se disant elle aussi intéressée. Mary la raccompagne, et Katherine, suscitant sa jalousie, lui révèle qu'elle a accepté d'être l'amie de Ralph. À son retour, elle trouve un William désormais amoureux de Cassandra dont, pourtant, la niaiserie se manifeste encore.

## XXVII

Comme Cassandra s'emploie à profiter de tous les plaisirs qu'offre Londres s'y ajoute une visite au jardin zoologique qu'elle fait avec William, Katherine et... Ralph qu'elle a invité sans en avoir prévenu son fiancé qui ne cache pas son animosité. Mais Katherine et Ralph le laissent se promener avec Cassandra. Puis Ralph invite Katherine à prendre le thé dans sa famille à Highgate. Elle y ressent

d'abord du dédain pour le décor, pour sa mère et ses frères et soeurs, jusqu'à ce qu'elle soit séduite par une vive discussion générale. Ralph lui révèle ensuite qu'il avait voulu faire cette expérience pour qu'elle lui permette de cesser de rêver à elle, alors qu'il le fera dorénavant toute sa vie. Et elle a du mal à s'en aller retrouver les siens et William, mais le fait brusquement.

#### XXVIII

Resté seul, Ralph découvre «*la force de sa passion*», essaie de l'éradiquer en cherchant des défauts à Katherine, en se disant que la beauté n'est pas tout. Mais s'impose à lui le fait que, quoi qu'il arrive, il l'aime. Et cette révélation, il ressent le besoin de la faire connaître à quelqu'un d'autre. Ce qui l'amène chez Mary qu'il trouve en compagnie d'un camarade de lutte politique, qu'il fait vite s'esquiver pour se rendre compte qu'il parle de son amour à celle qui l'aime, lui, et qui s'est résignée à ne pas être aimée. Aussi repart-il dans la nuit pour aller errer auprès de la maison des Hilbery, d'où sort William qui est ulcéré parce que Cassandra l'a repoussé, ce qui fait que les deux hommes se sentent unis en constatant : «*Les femmes sont des créatures incompréhensibles.*»

#### XXIX

Cassandra dit à Katherine vouloir s'en aller parce que William lui a déclaré son amour pour elle, et qu'elle ne peut admettre qu'il ait pu le faire alors qu'il est fiancé par ailleurs. Or Katherine ne manifeste aucun mécontentement. Mais survient «*Tante Celia*» qui rapporte que la conduite de William fait scandale. Et arrive celui-ci, qui demande à Katherine son pardon et le retour à leur relation d'auparavant. Elle lui oppose l'amour de Cassandra pour lui. Mais il ne pense qu'à l'interroger sur ses sentiments pour Ralph, ce qui prouve qu'il est jaloux sans être amoureux. D'ailleurs, il avoue : «*J'aime Cassandra*». Voilà que se montre celle-ci qui a tout entendu, et qui conclut : «*Personne n'est responsable*» de cette situation, dont ils conviennent de ne plus parler.

#### XXX

Le lendemain, les Hilbery s'accommodent de la situation nouvelle : William et Cassandra se sont fiancés. Mais William s'isolant avec Katherine lui signale que Ralph est toujours devant la maison. Aussi le fait-il entrer, et les laisse-t-il ensemble. Ils s'avouent alors leur amour mutuel, tout en étant dans une incertitude totale car le sentiment de chacun n'est pas semblable à celui de l'autre.

#### XXXI

Tandis que sa passion pour Shakespeare pousse Mrs Hilbery à partir à Stratford, Cassandra, plutôt que de lire Macaulay comme le lui a recommandé William, préfère converser avec Katherine, et lui apprendre que William, qui est si soucieux des conventions, veut que les deux couples se marient ensemble. Troublée qu'on l'ait ainsi fiancée avec Ralph, Katherine s'esquive pour le rejoindre, se rend à son bureau, à Lincoln's Inn Fields, mais ne l'y voit pas, va chez Mary pour qu'elle lui indique son adresse à Highgate. Celle-ci, qui se rend compte que, pour sa part, elle n'aime plus Ralph, l'aide, mais sans ardeur ; lui conseille d'abord de l'attendre chez elle ; puis l'accompagne dans le taxi qui la ramène à Chelsea où elle le trouve, et «*lui avoue son amour*».

#### XXXII

Mr Hilbery s'absentant lui aussi, les quatre jeunes gens prennent la liberté d'aller au music-hall, puis à Greenwich, enfin à Hampton Court. Mr Hilbery, de retour, apprend de sa soeur qu'on s'inquiète de la conduite de Cassandra sur laquelle a fermé les yeux Katherine qui «*s'est acoquinée avec Ralph Denham*» dont elle évalue le rang social. Mr Hilbery, interrogeant sa fille, apprend qu'elle n'est plus fiancée avec William, ce que confirme celui-ci qui ajoute qu'il aime Cassandra. Pendant ce temps, dans une autre pièce, sont ensemble Ralph et Katherine pour laquelle «*seul le mariage est hors de question*» ; ils reconnaissent que, alors qu'en sa présence il ressent une «*émotion irrésistible qui le rend incapable de s'exprimer*», elle peut, au contraire, montrer «*un détachement progressif*». Son père lui fait des reproches ; puis, craignant aller plus loin, préfère se réfugier dans la lecture qu'il lui fait d'un passage d'un roman de Walter Scott.

### XXXIII

Le lendemain, Mr Hilbery a renvoyé Cassandra chez elle, a interdit la maison à Ralph et à William, et Katherine s'est cloîtrée dans sa chambre. Mais, comme, se sentant dépassé par les événements, il a demandé à son épouse de revenir de son pèlerinage, celle-ci, non seulement se plaît à constater que sa fille est amoureuse, mais va chercher Ralph et William dans leurs bureaux respectifs, et les fait revenir à Cheyne Walk. Alors Ralph (qui tient encore le papier sur lequel il a essayé d'écrire une lettre) et Katherine (qui essaie de cacher la feuille où elle s'est attaquée à des problèmes de mathématiques) se font part de ce qu'ils appellent leurs «*absences*» (Ralph indique : «*Nous sommes ensemble un moment ; puis nous nous éloignons l'un de l'autre.*») mais aussi des témoignages de leur amour qui s'est manifesté alors qu'ils étaient séparés. Enfin, puisque Cassandra a manqué son train, Mrs Hilbery peut réunir pour le thé, que son époux préfère dédaigner, les quatre jeunes gens, Katherine déclarant alors soudain : «*Nous sommes fiancés.*»

### XXXIV

L'accord entre Katherine et Ralph, leur décision de vivre dans une maison à la campagne sont confirmés au cours d'une merveilleuse promenade nocturne dans la ville, après laquelle Ralph propose d'aller voir Mary, tandis que Katherine préfère rester sur le bonheur qu'ils ont goûté. Ils laissent donc Mary à ses «*projets pour le bien d'un monde qu'aucun d'eux ne connaîtrait jamais*». Eux «*sont les vainqueurs, les maîtres de la vie.*»

## Analyse

(la pagination est celle du livre publié par les Éditions Points)

### Genèse

Virginia Stephen et Leonard Woolf avaient eu, avant de se marier, une relation difficile. Cependant, en janvier 1912, Leonard demanda à Virginia de l'épouser, et, le 29 mai, après avoir reçu de lui une belle lettre d'amour, elle se résolut à le faire. Le mariage eut lieu le 10 août. Lui, qui avait trente et un ans, et elle, qui en avait trente, s'unissaient, lui pour échapper à une vie de fonctionnaire colonial, elle pour ne pas devenir vieille fille. Or elle lui déclara d'emblée qu'elle n'éprouvait pour lui aucune attirance sexuelle. Et, dès la nuit de noces, se manifesta une incompatibilité totale.

Au cours de leur voyage de noces, en Espagne, il commença à écrire un roman intitulé «*The wise virgins*» qu'on peut résumer ainsi :

Comme le financier juif Davis est venu s'établir avec sa famille dans un nouvel environnement, la riche banlieue de Richsted (un amalgame de Richmond et de Hampstead), son fils, Harry, y rencontre les Garland et leurs quatre filles qui, étant non mariées, comblent leurs journées en bavardant, en faisant des visites, en jouant au golf, en se consacrant à de bonnes oeuvres. Les trois aînées qui, «*timorées, ignorantes, doutant d'elles-mêmes, conventionnelles, ternes et ennuyeuses, attendent...* le don de la sagesse descendant sous la forme d'un homme - qui peut ne jamais venir», sont tout ce que le plutôt rebelle Harry souhaite éviter. Même la jolie, douce, innocente et niaise Gwen dont est évidente son attirance vers lui ne peut retenir longtemps son intérêt. Mais il lui donne à lire des oeuvres de Dostoïevski et Ibsen, comme antidotes à la virginité et aux thés chez le pasteur ! Il s'intéresse plutôt à Camilla Lawrence que, comme il fait des études en art, il rencontre dans un studio de Londres, et qui consent à poser pour un portrait. Au contraire des filles Garland, et même si elle est une grande bourgeoise, elle est originale, indépendante, intellectuelle, elle et sa soeur faisant d'ailleurs partie d'un groupe où elles ont des conversations philosophiques. Mais Camilla est incapable de répondre à ses sentiments de la façon dont il le voudrait, car il ne pense qu'au sexe, aurait voulu «*une certaine férocité de l'amour*», «*une flamme qui [les] unirait et [les] souderait ensemble*» ; il se demande si Camilla, qui, elle, ne pense qu'à la romance, n'est pas frigide, «*incapable d'amour*». Elle réfute la grossière idée de Harry pour qui «*une célibataire est un monstre desséché avec du poil au menton*». Elle lui montre combien une femme seule peut être «*libre*», à la différence des «*vaches*» qui sont mariées. Mais elle se perd dans des élans d'imagination, voit sa vie comme une aventure, vouée à «*la joie de se mouvoir à travers des expériences qui seraient toujours*

nouvelles grâce aux changements fournis par le hasard». D'ailleurs, Harry, méditant sur les aventures que pourrait vivre cette vierge, l'imagine faisant son «voyage out» (expression dont Virginia Woolf allait faire le titre du roman qu'elle écrivait alors !). En essayant de satisfaire son insaisissable caractère, d'atteindre vraiment celle qu'il voit comme «une colline couverte de neige vierge», il s'éveille à une sorte d'amour qu'il n'avait jamais connue. Mais il ne lui est pas possible de concilier cet amour romantique avec sa mâle sexualité. Il en vient à évaluer les différences entre Camilla et Gwen, l'avenir possible pour chacune d'elles et pour lui, selon celle avec laquelle il choisira de s'unir. Finalement, il abandonne Camilla, qui est, de toute façon, pleine de réticences à l'égard du mariage, et s'unit à Gwen, qui, d'ailleurs, soucieuse de prouver qu'elle est devenue une adepte de la liberté pour les femmes, l'a séduit à un point tel qu'il est forcé de l'épouser !

Le couple du juif Harry Davis et de la grande bourgeoise Camilla Lawrence était donc directement inspiré de celui que Leonard Woolf formait avec Virginia Stephen, de la difficulté de leur relation. Les interactions entre les sexes étaient présentées dans le roman comme étant de façon inhérente conflictuelles, comme étant perturbées à la fois par la différence entre les attentes de l'homme et celles de la femme, et par la pression sociale. En effet, Leonard Woolf dénonçait le traitement imposé traditionnellement aux femmes à l'époque. Il traitait encore de la notion de classe sociale, et des préjugés à l'égard des juifs (même s'il en justifia certains en parlant de leur amour de l'argent).

Le roman fut publié en octobre 1914. Mais, comme Virginia passait par une dépression, Leonard ne lui permit de le lire qu'en juillet 1915. Dans son "*Journal*", elle en fit, le 31, un commentaire retenu, écrivant qu'elle le considérait comme «*très bon en certains aspects et très mauvais en d'autres*». Mais elle avait découvert que Leonard avait sur elle une opinion tout à fait différente de celle qu'il avait affichée dans ses lettres d'amour. Aussi, elle qui était déjà pour lors affectée par une autre dépression, cette fois à la suite de la publication, en mars, de son propre roman, "*The voyage out*" ("*La traversée des apparences*"), subit-elle une nouvelle crise nerveuse, la pire des quatre ou cinq qu'elle eut dans sa vie, au cours de laquelle, excitée et violente, en proie au délire, devant être entourée de quatre infirmières, elle rejeta Leonard, refusant de le voir pendant près de deux mois, tenta même de se suicider.

Quand elle retrouva la santé, elle décida de reprendre l'intrigue de "*The wise virgins*", en traitant à sa façon le récit de ses relations avec Leonard avant leur fiançailles.

En Katherine, qui est «*fragmentaire, insaisissable*», qui a le goût des «*randonnées solitaires*» (page 462), qui souffre du pouvoir suffocant imposé par les générations précédentes, qui éprouve le besoin de briser les conventions, et d'explorer de nouvelles idées et façons de vivre, qui n'a jamais lu Shakespeare (page 150 : Virginia Woolf avait été longtemps réticente à sa lecture, avant de, en 1908, lire cinq de ses pièces, connaître alors une révélation, et en venir à cette véritable dévotion qu'elle prêta ici à Mrs Hilbery), on la reconnaît évidemment. Elle plaça son héroïne dans une famille de haute volée littéraire qui ressemble à la sienne, car elle donna ici un premier portrait de ses parents. En effet, Mr Hilbery correspond à son père, Leslie Stephen, un des plus éminents intellectuels de son époque, tandis que Mrs Hilbery, par sa tendresse, son excentricité, son goût des arts, évoque sa mère adorée ; mais, pour elle, elle s'inspira aussi de sa bien-aimée tante par alliance, Anne-Isabella (Annie) Thackeray-Ritchie (1837-1919), qui avait été la fille aînée du grand écrivain William Makepeace Thackeray, avait montré une grande dévotion à sa mémoire, avait été une figure littéraire éminente à la fin de l'époque victorienne, ayant elle-même écrit plusieurs romans alors hautement considérés. La difficulté qu'a Mrs Hilbery à écrire la biographie de son père, car elle avoue : «*Les idées se pressent dans ma tête [...] mais il m'est impossible de les mettre par écrit*» (page 125), était celle même que ressentait Virginia Woolf, qui se posait aussi la question qu'elle mit dans la bouche de William : «*Pourquoi suis-je condamné à ressentir ce que je ne peux exprimer?*» (page 74). Leonard Woolf inspira directement le personnage de Ralph Denham, qui doit, en particulier à son modèle cette caractéristique : il souhaite trouver une petite maison dans la campagne, et y écrire «*l'histoire du village anglais, de l'âge teutonique à l'époque actuelle*» (page 242) ; en effet, Leonard Woolf aimait l'Angleterre rurale, et tint, tout au long de sa vie conjugale, à avoir une maison à la campagne où il pouvait se consacrer à l'horticulture, et faire régulièrement en après-midi des promenades avec Virginia. Chez Mary Datchet se réunissent des jeunes gens qui rappellent le groupe de Bloomsbury



dont firent partie Virginia et sa soeur, Vanessa. Quant à William Rodney, il pourrait avoir été conçu sur le modèle du poète et dramaturge T.S Eliot, un ami de Virginia Woolf, un homme sévère, qui se disait «classique en littérature, royaliste en politique et anglo-catholique en religion», qui écrivit des pièces de théâtre en vers.

La rédaction du livre fut facile : «*Si la joie et l'intérêt que l'on a pris à écrire est un gage de réussite, je peux espérer qu'un certain nombre de personnes du moins liront ce livre avec plaisir*», écrivit Virginia Woolf dans son "Journal", le 27 mars 1919, peu avant la publication. Mais, à la même date, elle nota : «*L. [Leonard] trouve la philosophie du livre très mélancolique [...] Pourtant, si l'on veut prendre la plus large mesure des êtres et dire ensuite ce que l'on en pense. comment échapper à la mélancolie?*» Virginia Woolf a donc conçu dans la joie un roman sombre.

### Intérêt de l'action

"Nuit et jour", le deuxième roman de Virginia Woolf, est essentiellement une histoire d'amour qui suit la lente accession à l'entente d'une femme et d'un homme de classes différentes, la lente acceptation, avec de nombreux allers et retours, d'une attraction qui vient contredire les impératifs sociaux, et les volontés personnelles.

Du fait de ses héroïnes, de la trame de l'histoire, et du thème central du mariage, on peut situer le roman dans la tradition de la grande écrivaine anglaise du début du XIXe siècle, Jane Austen, que la romancière admirait profondément, et dont elle parla régulièrement dans son "Journal".

Mais on peut aussi y voir la reprise de cette situation, typique dans le théâtre de Marivaux, de la «surprise de l'amour» où les deux partenaires ayant apparemment de bonnes raisons de ne pas aimer se laissent pourtant «surprendre» par l'amour, le dramaturge s'étant d'ailleurs posé ces questions qui le passionnaient : comment naît l'amour? comment à partir d'une amitié, certes vite qualifiée de «dangereuse», Cupidon parvient-il à planter sa flèche? comment deux personnes qui s'aiment mais n'en savent rien peuvent finalement ouvrir les yeux sur le sentiment qu'elles partagent?

En effet, dans une intrigue d'une grande simplicité, qui couvre une période de neuf mois (d'octobre à juin), on assiste aux efforts de jeunes gens pour trouver leurs bons partenaires en vue de mariages. Dans ce qu'on pourrait considérer comme une «comédie des erreurs» à l'allure primesautière, à la grâce spontanée, qui offre des moments suscitant une franche hilarité, Ralph et Katherine, qui appartiennent à des milieux différents, prennent un mauvais départ en se dressant contre l'autre, puis s'engagent dans de mauvaises directions, en s'unissant à un autre que l'être véritablement aimé, en connaissant les réticences d'un amour qui s'ignore ou qui se combat lui-même, en prononçant des paroles qui démentent les sentiments, en retardant par pudeur les aveux, en faisant disparaître progressivement toutes les résistances, car ils apprennent à apprécier l'autre en dépit des préjugés et des pressions exercées par la société anglaise du début du XXe siècle, avant que s'exprime enfin leur amour, d'ou un «happy end» dans la tradition de la comédie, qui fait que le roman, s'il est empreint de mélancolie, n'est pas vraiment pessimiste, même si, malgré son infinie délicatesse, il n'efface pas «*le souvenir du chaos*» (page 535) dans lequel les personnages se sont débattus, de nombreuses pages serrant le coeur.

Comme il était impossible de créer, avec la valse-hésitation des quatre personnages principaux (Katherine, William. Mary, Ralph), deux couples d'amoureux, puisque Mary renonçait à toute autre union, Virginia Woolf fut obligée de faire entrer dans la danse un cinquième personnage (Cassandra Otway, la cousine de Katherine, que la romancière introduisit subrepticement dans l'intrigue à un moment où elle passe inaperçue !). Susciter son intérêt pour une autre femme était aussi la seule façon de se débarrasser de William qui découvre qu'il a, avec Cassandra, une prometteuse compatibilité.

Si, par sa structure, le roman a quelque chose d'une pièce de théâtre en trois actes, Virginia Woolf se permet de nombreuses facilités romanesques :

- Des survenues dont celle, amusante, au chapitre IX, de «*Tante Celia*» puis «*Cousine Caroline*».

- De trop nombreuses rencontres fortuites (dont celle, vraiment improbable, au chapitre XVII, des personnages dans la ville de Lincoln, les uns venant du village de Disham, les autres du domaine de Stogdon House), de propos surpris (au chapitre XII, la conversation de Ralph avec des tantes de Katherine lui permet d'apprendre qu'elle va se marier), de fausses interprétations, de méprises.
- Des mentions de lettres, dont, au chapitre VIII, les trois lettres par lesquelles sont apportées des informations ; au chapitre XI, l'extrait d'une lettre de Mrs Hilbery à une parente où elle se réjouit du mariage de Katherine avec William.
- Des retours en arrière : au chapitre XI, Katherine vient prendre le thé chez William, mais on apprend plus loin, subrepticement, qu'elle lui avait écrit qu'elle ne l'aime pas.
- Des arrêts dramatiques de la narration, comme à la fin du chapitre XXII où la conversation entre Katherine et William, chez celui-ci, est interrompue, tandis qu'au chapitre suivant, entre Ralph qui est surpris de trouver Katherine.
- De brusques changements de focalisation qui nous font sauter d'un lieu à un autre (surtout au début du chapitre XVI où on trouve cette maladroite mention : «*Au même instant, et presque sous le même ciel étoilé, Katherine Hilbery contemple le firmament*» [page 207]), d'un personnage à un autre, le plus souvent d'un chapitre à un autre, mais aussi au milieu même de chapitres :
  - au chapitre VI où, alors qu'on suit Mary, il est, sans séparation plus nette, indiqué : «*Vers quatre heures de l'après-midi, ce même jour, Katherine Hilbery...*» [page 92] ;
  - au chapitre XVIII où, alors qu'on suivait Mary et Ralph, celui-ci, voyant Katherine, on passe imperceptiblement à l'autre couple, le chapitre qui avait commencé avec les pensées de Mary se terminant par le contrepoint de celles de Katherine.

Ce qui est le plus long (et le trop long : plus de cinq cents pages, divisées en trente-cinq chapitres, de longueurs très variables : entre cinq et vingt-neuf pages) des romans de Virginia Woolf, se lit «*dans cette région de clair-obscur où il nous est donné de survoler notre vie avec le sens de l'humour ; où le sommeil et l'oubli imminents tempèrent les réflexions graves qui peuvent être de rigueur*» (page 424). Mais ce n'est qu'en surface qu'il n'est qu'une conventionnelle histoire d'amour, car il ne manque pas de profondeur. En effet, comme la narration, les dialogues et l'introspection se partagent l'ouvrage en proportions égales, nous sont données les pensées des personnages, des aperçus de leurs monologues intérieurs. Virginia Woolf fit alterner ce que les personnages se disent in petto avec ce qu'ils déclarent à voix haute, et aussi entre ce qu'ils prévoient dire à leur interlocuteur et ce qu'ils déclarent en sa présence.

Et elle y déploya une grande virtuosité verbale.

### Intérêt littéraire

Virginia Woolf qui déclara justement dans "*Nuit et jour*" :

- «*Bien écrire l'anglais est la chose la plus difficile du monde*» (page 146) ;
- «*Personne ne peut échapper au pouvoir du langage, encore moins les Anglais élevés depuis l'enfance, comme Mrs Hilbery, tour à tour dans la clarté saxonne et la splendeur latine, abreuvés de souvenirs d'anciens poètes riches en vocables infinis.*» (pages 323-324) ;

écrivit ce deuxième roman dans un style simple et réaliste, assez classique, mais vivant et teinté d'humour, lui aussi dans la tradition de Jane Austen.

On relève des maladresses :

- La romancière désigna les personnages tantôt par leur prénom, tantôt par leur nom, ainsi «*Ralph*» et «*Denham*», «*William*» et «*Rodney*», ce qui fait que, dans la même phrase, on trouve «*William*» et «*Rodney*», ou «*sa mère*» et «*Mrs Hilbery*» !
- Elle n'évita pas de pénibles répétitions : «*Pour lui répondre, Denham se retourne et la regarde. Quand leurs regards se croisent, elle se rend compte qu'elle s'adresse à Ralph Denham*» (page 311).
- Elle reprit parfois la même formulation d'une phrase à l'autre : «*Ralph a soudain à l'esprit l'image étrange d'un phare encerclé par une nuée d'oiseaux égarés, que la tempête jette sans connaissance contre le carreau. Il a la sensation curieuse d'être à la fois le phare et les oiseaux ; il est solide et*

radieux ; et, en même temps, un tourbillon l'entraîne avec le reste et le jette sans connaissance contre le carreau.» (pages 417-418). Plus loin, Ralph voit en William «l'un de ces oiseaux égarés, projetés contre le phare, l'un de ces corps-fantômes dont l'air est rempli.» (page 421).

Si les dialogues, tendus, puissants, d'une franchise presque violente, sont crédibles, les réflexions des personnages se développent dans un style souvent complexe sinon assez lourd.

Mais Virginia Woolf montra son goût des sentences brèves et spirituelles, qui vont droit au coeur des choses. Par exemple, elle décrit ainsi Mrs. Hilbery, l'excentrique mère de Katherine : «Elle est parfaitement adaptée pour la vie sur une autre planète.» (page 33).

La narration offre de beaux moments de poésie. Ainsi, on remarque :

- Cette notation de la nature : «Jamais les voix ne sont plus belles qu'en hiver, à la tombée du jour, quand les lignes du corps s'estompent, et qu'elles semblent s'élever du néant dans une intonation intime si rare en plein jour.» (page 198).

- Ce récit que fait Mrs Hilbery de sa rencontre avec celui qui allait être son époux : «Sa petite silhouette et celle de son mari apparurent, bizarrement vêtus, main dans la main, sur une plage au clair de lune, avec des rosiers dans le crépuscule. / "Il faisait nuit. Nous nous trouvions à bord d'un petit bateau nous conduisant à un steamer, commença-t-elle. Le soleil s'était couché et la lune montait au firmament. De ravissants reflets argentés jouaient sur les vagues, et trois lumières vertes striaient le steamer au milieu de la baie. La tête de ton père qui se détachait contre le mât paraissait si extraordinaire ! C'était la vie, c'était la mort. La mer nous encerclait. C'était le voyage pour l'éternité." [et Katherine se dit] : "Oui, il y avait bien l'espace infini de la mer ; et les trois lumières vertes sur le steamer et les silhouettes enveloppées dans leur manteau qui se hissaient sur le pont. Parcourant les eaux vertes et mauves, longeant les falaises, les lagunes sablonneuses et les ports où se mêlaient les mâts des bateaux et les clochers des églises, ils survenaient. Le fleuve semblait les avoir amenés et déposés à cet endroit précis.» (page 510).

La romancière déploya des images souvent splendides.

On trouve surtout des comparaisons :

- «Dire au revoir et s'échapper ressemble à la traversée de toiles d'araignées scintillantes.» (page 27).

- Les membres de la haute bourgeoisie anglaise, s'«ils ne s'élèvent pas comme l'un de ces phares solidement érigés sur le roc pour guider leur génération, sont la bougie fidèle prodiguant sa lumière à la vie quotidienne.» (page 43). L'image du phare revient encore plus loin : «Ralph a soudain à l'esprit l'image étrange d'un phare encerclé par une nuée d'oiseaux égarés, que la tempête jette sans connaissance contre le carreau. Il a la sensation curieuse d'être à la fois le phare et les oiseaux ; il est solide et radieux ; et, en même temps, un tourbillon l'entraîne avec le reste et le jette sans connaissance contre le carreau.» (pages 417-418). «Il a l'impression, tant il est démuni et brisé de fatigue, d'être l'un de ces oiseaux fascinés par le phare, et plaqués contre le carreau par l'envoûtement du feu.» (page 419).

- Mary répond aux sollicitations qui lui sont faites «un peu comme un gros chien, tourmenté par des enfants, secoue les oreilles.» (page 55).

- Elle a «déjà perdu l'air de la spectatrice irresponsable pour prendre celui du soldat de deuxième classe dans l'armée des travailleurs» (pages 55-56). Plus loin, elle se dit qu'«elle serait une sentinelle en faction dans l'un de ces endroits solitaires et désolés que fuient d'instinct les gens heureux.» (page 277).

- La ville lui apparaît «comme une gigantesque ampoule électrique, illuminant des myriades d'hommes et de femmes agglutinés tout autour.» (page 57).

- Lors des nuits, «les passants prennent conscience de la présence de la lune dans la rue, comme si quelqu'un avait écarté les rideaux des cieux, et mis le ciel à nu, tel qu'il s'offre à nos yeux à la campagne» (page 72).

- Chez Ralph, «son esprit escalade les hautes cimes d'horizons où seules subsistent la lueur des étoiles et la blancheur vierge de la neige.» (page 78).

- À Mary, Katherine paraît *«un oiseau malicieux au plumage chatoyant qui se pose sur la plus haute branche pour cueillir, à l'improviste, les cerises les plus rouges.»* (page 101). Plus loin, Ralph trouve qu'elle *«a la douceur d'un harfang des neiges»* (page 159). Plus loin encore, il la voit comme *«un oiseau sauvage venant de se poser à portée de sa main et repliant ses ailes tremblantes.»* (page 520).
- Katherine *«compare Mrs. Seal, Mary Datchet et Mr. Clacton à des personnages de conte de fée en haut d'une tour ensorcelée, s'affairant dans une pièce où pendent des toiles d'araignée, tous les attributs de la nécromancie à portée de la main.»* (page 103).
- Elle *«trace un trait sur une grande partie de ses impressions comme on barre une phrase mal écrite, après avoir trouvé la bonne.»* (page 105).
- *«Le bourdonnement incessant de la circulation dans le lointain lui paraît soudain comparable à la trame de son existence, si entremêlée d'autres vies que le bruit de ses propres pas est presque inaudible.»* (page 116).
- *«Elle imagine un pays neuf où la mesquinerie entre les sexes aurait disparu, où la vie ne serait plus un écheveau de relations compliquées entre les hommes et les femmes.»* (page 116).
- Sa colère *«se brise comme une vague à son point le plus haut ; les eaux retombent dans la mer.»* (page 126). Plus loin, elle *«croit entendre la rumeur solennelle des vagues se brisant sur la grève.»* (page 217).
- À Mrs Hilbery, les femmes la *«font penser à des navires, de majestueux navires, tenant leur cap, à l'écart des remous [...] toutes voiles dehors.»* (page 126).
- Une idée *«paraît surgir de la brume tel un coin de terre ferme.»* (page 134).
- Pour Ralph, Katherine *«a empli la coquille vide du rêve ancien avec la chair de sa vie.»* (page 159).
- Comme il apprend ses fiançailles avec William, il considère que *«le monde entier n'est plus qu'une vapeur inconsistante, enveloppant une étincelle solitaire dont il peut se rappeler le point d'incandescence, mais la flamme s'est éteinte.»* (page 171).
- Pourtant, sa *«passion brûle maintenant à l'horizon comme un soleil hivernal caché derrière un nuage vaporeux projetant à l'ouest un losange de verdure.»* (page 171).
- Katherine dit : *«"Votre thé, William", avec la douceur et la prudence d'un chat persan s'aventurant parmi des bibelots de porcelaine.»* (page 188).
- Elle *«considère son mariage comme une arche sous laquelle elle doit passer pour réaliser son désir.»* (page 232)
- L'âme de Mary *«se débat, voulant désespérément se raccrocher à une berge insaisissable»* (page 206). Plus loin, *«bien que perdue au milieu des tempêtes et des hautes vagues déferlantes, elle connaît un pays où le soleil brille.»* (page 240).
- Katherine se représente Ralph *«comme un juge. Elle l'imagine pesant d'un air sévère les exemples de sa légèreté devant une commission d'enquête, composée d'hommes, sur la moralité féminine, et l'acquittant, ainsi que sa famille, d'une phrase mi-sarcastique, mi-tolérante, tout en la condamnant sans appel en son for intérieur.»* (page 262).
- Ralph *«pèse chaque mot avec le soin maniaque d'un lettré qui déchiffre les obscurités d'un texte ancien.»* (page 265).
- Se livrant à une introspection, William *«flotte sur une mer inconnue et profonde.»* (page 308).
- *«Lorsque Ralph Denham entre dans la pièce et voit Katherine, il a conscience d'une variation de l'atmosphère telle que peut en éprouver un promeneur à la campagne, après le coucher du soleil, quand le froid et l'humidité cèdent soudain la place à une vague de chaleur qui sent bon le foin, comme si le soleil brillait encore, bien que la lune soit levée.»* (page 310).
- *«L'écorce rêche des vies figées par l'âge, qui reste impénétrable tant qu'il s'agit du présent, devient au printemps douce et fluide, et reflète les formes et les couleurs du présent autant que celles du passé.»* (page 323).
- *«La seule vérité que [Katherine] peut découvrir [est] un simple rai de lumière à côté des flots de lumière que renvoient les regards de tous ceux qui sont d'accord pour voir la même chose ; mais, après avoir chassé l'assaut des voix visionnaires, elle n'a d'autre ressource que de suivre cette lueur à travers les ténèbres qui l'entourent.»* (page 332). Remarquons de la romancière aurait dû ici rester dans le domaine visuel et non faire intervenir un fait sonore.

- Elle pense qu'«*il ne lui reste qu'à payer son tribut à son échec qui laisse un jalon noir et nu dans sa mémoire.*» (page 333). Ici aussi, il n'y a guère de cohérence entre les images.
- William «*ressent son amour comme une chaîne, comme un poids.*» (page 342).
- Pour Ralph, «*l'amour [...] est une sensation aussi pénible que le frottement d'une plaie à vif.*» (page 358).
- Mary voudrait obtenir «*un monde vertueux, mais sans beauté ni romantisme, ou, pour parler d'une manière figurée, un monde où aucune volute bleue ne lierait tendrement les arbres à l'horizon.*» (page 380).
- Remontant chez elle après avoir quitté Katherine, elle «*gravit les marches une à une, comme si elle escaladait une montagne escarpée. Elle avait dû s'arracher de force à Katherine, et chaque pas triomphe de son désir.*» (page 383).
- Au jardin zoologique, Katherine «*compare William à un grand singe misanthrope enveloppé dans un vieux châle, lançant des regards suspicieux sur ses compagnons.*» (page 392).
- Est évoqué «*le lien*» entre une femme et un homme qui «*est extrêmement serré, gêne comme un licol autour du cou.*» (page 392).
- «*Les exigences répétées de William, sa jalousie, poussent Katherine dans quelque bas-fond de sa nature secrète où règne encore la lutte primitive entre l'homme et la femme.*» (page 393).
- Chez Ralph, quand l'arrivée de Joan «*rompt la concentration oppressante de tous ces regards posés sur la nappe, les eaux vives de l'existence familiale déferlent de nouveau.*» (page 399).
- «*Telle une phrase musicale, l'effet produit sur Ralph par la présence de Katherine se dissipe peu à peu ; il reste seul dans sa chambre. La musique s'est arrêtée sur une ligne mélodique ravissante. Ralph concentre toutes ses forces pour en retenir les échos suspendus. [Il veut] réentendre cette mélodie.*» (page 407).
- Mary «*a vu son avenir prometteur se transformer en une matière aride*» (page 416).
- Ralph et Katherine «*sont unis comme le sont les aventuriers, bien que l'un atteint son but et que l'autre périt en route.*» (page 422).
- Katherine «*perd toute notion de l'amour comme en un instant une nappe de brume se dissipe au-dessus de la terre. Et, quand la brume a disparu, il ne reste qu'un monde squelettique et le néant, vision d'épouvante pour les vivants*» (page 437).
- «*Les paroles de Cassandra semblent raviver la vieille image fanée de la vie et la rafraîchir si merveilleusement qu'elle a de nouveau l'air neuf.*» (page 440).
- Ralph «*promène un regard étrange autour de lui, comme s'il voulait s'assurer que la pièce dans laquelle il joue un rôle est réelle.*» (page 446).
- Katherine ressent «*une exaltation, une atmosphère qui, lorsqu'elle essaie de la mettre en images, prend la forme du vent dans les collines du Nord et d'un rayon de soleil sur les champs de blé et les étangs.*» (page 448).
- Mrs Hilbery «*semble faire signe*» à Ralph, «*comme un bateau disparaissant à l'horizon pourrait en saluer un autre qui part pour le même voyage.*» (page 453).
- La foule londonienne est «*une marée humaine [qui] ruisselle de part et d'autre sur les trottoirs. [...] Tous ces êtres alimentent le courage impétueux, l'onde puissante, la marée insatiable.*» (page 466).
- Katherine a une attitude que Mary «*compare à celle de quelqu'un regardant un visage aveugle*» (page 475).
- Comme William a croisé dans la rue Katherine, qui ne l'a pas reconnu, il dit qu'«*elle ressemblait à une somnambule.*» (pages 480-481).
- Greenwich et Hampton Court font partie de «*la mosaïque de lieux charmants qui entourent Londres*» (page 484).
- Opposée à son père, Katherine «*ressemble à un animal sauvage emprisonné dans une demeure civilisée*» (page 504).
- Pour Mrs Hilbery, «*Tante Celia*» est «*une oie sans malice*» (page 515).
- La «*voix mélodieuse*» de Mrs Hilbery, «*faisant palpiter les mots éteints, est perçue par sa fille comme le ressac solennel de la mer sur le littoral qu'elle embrasse du regard.*» (page 511).
- Au matin, à Londres, «*les pâles flèches des églises se détachent sur le ciel comme dans un décor de carton-pâte*» (page 530).

- Katherine trouve Ralph «*énigmatique, mais il lui apparaît de plus en plus comme une flamme à travers la fumée, comme une source de vie*» (page 531). Comme il lui demande de lui décrire ce qu'elle éprouve pour lui, «*elle lui parle de flammes, de feu, de la fumée s'entrelaçant aux reflets rougeoyants du feu.*» (page 532).

Les métaphores sont beaucoup moins nombreuses :

- Mary parlant avec Ralph «*sent que leurs pensées se fraient un chemin à travers deux tunnels parallèles, très proches l'un de l'autre, mais qui ne se rencontrent pas.*» (page 145).
- Pour Katherine, «*les taureaux de Maman se sont toujours transformés en vaches, au moment critique*» (page 167).
- Pour Mr Clacton, «*le public britannique aime un grain de raison pour relever son pudding*» (page 281).
- Mary, se voulant militante politique, «*n'est plus une simple volontaire, elle s'est engagée dans l'armée*» (page 282).
- Katherine «*a espéré que l'air vif attiserait la flamme qu'avaient fait naître les paroles de Mary. [...] C'était une flamme jaillie dans le noir*» (page 297).
- Mary souhaite «*un monde vertueux, mais sans beauté ni romantisme, ou, pour parler d'une manière figurée, un monde où aucune volute bleue ne lierait tendrement les arbres à l'horizon*» (page 380).
- «*Leur animosité [entre Katherine et Mary] a complètement disparu, et, au-dessus d'elles, planent maintenant de lourds nuages assombrissant l'avenir à travers lequel il leur faut se frayer un chemin*» (page 382).
- Ralph veut que Katherine «*passe au laminoir de la vie de famille*» (page 394), celui de sa propre famille, en lui faisant prendre le thé avec elle.
- Pour elle, le mot «*amour*» est le «*rivet des fragments morcelés de l'univers*» (page 511).
- Elle pense que, «*pendant un instant, elle a tenu entre ses mains la sphère que nous passons notre vie à essayer de modeler à partir du chaos, afin de lui donner une forme pleine, parfaite.*» (page 531).
- Pour Katherine et Ralph, comme la communion alternera toujours avec la solitude, ils connaîtront «*les oscillations de l'eau, le vent qui disperse et dissipe*», puis «*le retour de la terre ferme, splendide et brillante sous le soleil*» (page 535).

On trouve des personnifications :

- À Kew, pour Katherine, «*les plantes fantastiques semblent la regarder bouche bée du haut de leurs capuchons rayés et de leurs gorges charnues*» (page 352).
- «*La lune d'argent*» fait «*une longue chevauchée parmi les nuages qui, pareils à des vagues, l'assiègent de toutes parts. Ils l'engloutissent mais elle revient à la surface ; ils déferlent sur elle et la submergent de nouveau, mais elle se dégage, indomptable.*» (page 416).

Virginia Woolf se plut aussi à des hyperboles :

- Katherine inspire à Mary «*le sentiment désagréable d'être en présence d'une créature d'un autre monde, susceptible d'ébranler le sien.*» (page 94).
- Ralph, opposant à Katherine sa pauvreté, lui déclare : «*Pour vous, ce n'est pas difficile de vous offrir Venise, l'Inde et Dante, tous les jours de votre vie.*» (page 104).
- Alors qu'il découvre qu'elle est fiancée à William, «*des gouffres béants paraissent s'ouvrir entre eux.*» (page 169). De même, Katherine ne se souvient pas des paroles de Mary car «*ce savoir se trouve de l'autre côté d'un gouffre*» (page 311). Elle constate «*une constante disparité entre la pensée et l'action, entre la vie intime et la vie sociale [qui est un] étonnant gouffre dont, sur un bord, l'âme est active et en pleine lumière du jour, tandis que, sur l'autre, elle est contemplative et sombre comme la nuit*» (page 358). Quand elle est partie, elle ouvre chez Ralph «*un gouffre où tout son être a chaviré comme une marée engloutie, dispersée par les rochers*» (page 407).
- Mary ne peut «*s'empêcher d'auréoler son ami d'un pouvoir céleste*» (page 176).
- Pour William, «*demander à Katherine de la passion ou des serments revient à exiger des flammes à ce paysage voilé de pluie, et le bleu outremer du printemps à ce ciel maussade*» (page 258).

- «*Sa conscience lui paraît une terre étrangère. [...] il flotte sur une mer inconnue et profonde*» (page 308).
  - Ralph «*pèse comme un roc sur ses pensées*» (page 313).
  - Ayant donné à Katherine un rendez-vous, il est «*soulevé par une exaltation presque surnaturelle*» (page 321).
  - Alors qu'elle vient de rompre avec William, mais qu'«*ils sont assis l'un près de l'autre, la main dans la main, elle a l'impression que la Terre dresse entre eux un mur impénétrable qui s'élève toujours plus haut.*» (page 347).
  - «*Les vieilles dames assises près du mur dans les salles de bal [...] respirent d'une respiration si régulière que les colliers qui se soulèvent et s'abaissent sur leur poitrine semblent subir quelque force naturelle comme le gonflement des vagues sur l'océan humain*» (page 387).
  - Ralph déclarant à Katherine son amour «*souhaite, de façon assez ridicule, verser tout ce qu'il possède dans les flammes du bûcher funéraire, même son argent et son or. Il veut garder cette distance entre eux - la distance qui sépare le dévot de la statue sur l'autel*» (page 390).
  - Avant le mariage, Ralph doit connaître «*six mois de torture et ensuite le silence de la tombe*» (page 408).
  - Le regard qu'il lance à Mary montre «*une force profonde et sauvage*» (page 411).
  - Comme, au téléphone, Katherine est invitée par Ralph à une promenade, «*si le téléphone avait été relié par miracle à des couches d'air imprégné de la senteur du thym et de la saveur du sel, elle n'aurait pas éprouvé une ivresse plus grande*» (page 459).
  - Un «*élan la pousse à se croire sur le pinacle où il incombe au monde de lui rendre hommage*» (page 475).
  - Pour la romancière, «*les cloisons de nos cerveaux sont décorées d'entrelacs à l'infini*» (page 462).
  - Pour Katherine, les désaccords avec Ralph, ce sont «*les visages dans la tempête, le vertige dans un ouragan*» (page 500).
  - Ralph, étant rempli de joie par une déclaration de Katherine, «*monte derrière l'écorce de la vie ce doux cercle de feu qui donne à l'atmosphère ses reflets rouges, et projette sur la scène des ombres si denses qu'il semble possible de les traverser et de les explorer plus avant*» (page 521).
  - Cassandra voit en Katherine «*un être au-dessus des mortels, si bien que la vie, en sa présence, est plus noble, nous illumine, nous et le monde alentour*» (page 523).
  - «*Le trouble de Katherine est tel qu'elle imagine une bouilloire gigantesque - l'outil vengeur de ses tâches domestiques négligées - susceptible de noyer la maison sous des jets de vapeur continus*» (page 524).
  - Mr Hilbery, face au bouleversement de la situation entre les jeunes gens, «*part hurler dans sa tanière, avec ce rugissement qui retentit encore parfois dans les salons les plus distingués*» (page 528).
  - À l'annonce des fiançailles de Katherine avec Ralph, il se demande : «*L'avait-il aimée pour la voir emportée par ce torrent, pour que cette force incontrôlable la lui prenne, et qu'il reste là, lui, désarmé, ignoré?*» (page 527).
  - Les amoureux, qui ont passé la nuit à vagabonder dans Londres, et sont montés à l'impériale d'un omnibus, se disent le matin qu'«*ils ont été portés en triomphe sur un char, ont assisté à un spectacle grandiose qui leur était dédié*» (page 530).
  - À la fin, Katherine et Ralph «*parviennent au sein de la félicité et à cet état de clairvoyance où le moindre geste est chargé de sens, où chaque mot en dit plus qu'une phrase.*» Ils «*sont les maîtres de la vie*» (page 533).
- Si Virginia Woolf avait, comme elle l'a reconnu, l'«*habitude d'exagérer*», elle put aussi prétendre être dépassée puisqu'elle montra «*Katherine [qui] a les yeux ruisselants de larmes contenues, des larmes d'émotion profonde reflétant tout à la fois joie, tristesse, renonciation*», et y vit «*une émotion si complexe qu'il aurait été impossible de l'exprimer*» (page 428).

La romancière, évoquant les rêveries de Katherine, donna libre cours à une imagination qui put même devenir fantastique :

- Elle se voit *«domptant des poneys sauvages dans les prairies d'Amérique ou bien gouvernant un immense navire au coeur d'un ouragan pour contourner un sombre promontoire rocheux»* (page 53).
- Elle rêve d'un amour qui *«a la splendeur d'un flot tumultueux, tombant de hautes corniches dans les profondeurs bleutées de la nuit, et qui entraîne chaque goutte de vie jusqu'à l'apothéose où tout s'abandonne sans retour.»* (page 117).
- *«Elle marche sur une route dans le Northumberland au coucher du soleil, en plein mois d'août ; à l'auberge, elle laisse son compagnon, lequel n'est autre que Ralph Denham, pour se retrouver mystérieusement transportée au sommet d'une colline. Les senteurs et les sons parmi les hautes bruyères, le contact de l'herbe contre la paume de ses mains, sont si perceptibles qu'elle peut en apprécier chaque nuance. Elle explore ensuite les ombres de l'air, elle se pose sur la mer que l'on découvre à cet endroit, ou bien elle regagne, avec une égale incohérence, son lit de feuilles sous les étoiles de minuit, et visite les vallées enneigées de la lune.»* (pages 461-462).

Si, dans *"Nuit et jour"*, Virginia Woolf n'aborda pas encore les innovations qui allaient faire d'elle l'un des plus grands représentants du modernisme littéraire, elle sut y maintenir la tension d'une brillante écriture, innervée tout ensemble de désespoir et de joie, traversée de détails infimes et cosmiques, creusée de vides, puis soudain gorgée de plénitude.

#### Intérêt documentaire

*"Nuit et jour"* donne un vaste et divers tableau de l'Angleterre au début du XXe siècle.

Y prend la première place Londres qui, évoqué avec tant de précision que le livre pourrait presque servir de guide touristique, avec tant de brio et d'amour, est un personnage en lui-même. Les protagonistes parcourent à pied ou dans des omnibus des milles et des milles dans les rues de cette ville fourmillante :

- Elle apparaît à Mary *«comme une gigantesque ampoule électrique, illuminant des myriades d'hommes et de femmes agglutinés tout autour.»* (page 57).
- *«Le large flot des camionnettes et des voitures descend majestueusement Kingsway ; une marée humaine ruisselle de part et d'autre sur les trottoirs. [...] Ce tumulte mouvant a la fascination indicible de la vie s'écoulant sans relâche avec un but qui, en cet instant, lui [Katherine] semble le but même de la vie Son indifférence totale envers les individus qu'elle avale et charrie devant elle envahit Katherine d'une sorte d'exaltation passagère. [...] Tous ces êtres alimentent le courage impétueux, l'onde puissante, la marée insatiable.»* (page 466).
- *«La Cité [la City] majestueuse est rongée par les soucis»* (page 485).

La ville est souvent envahie par le brouillard qui monte de la Tamise, d'où cette fine observation : *«Le brouillard glacé estompait la rive opposée, où les lumières semblaient suspendues dans le vide.»* (page 170). Ces *«lumières»* sont celles de l'éclairage au gaz.

Les personnages vont des rues de brique rouge de Chelsea (dont la réelle et fameuse Cheyne Walk où la demeure des Hilbery a une *«individualité fantastique»* [page 418]) aux vieilles maisons de Russell Square où avait habité Mrs Hilberry avec son père, et où se trouve le bureau de l'association des suffragettes, au British Museum où Mary se promène, au parc de Lincoln's Inn Fields où se promène Ralph, qui y donne à manger aux oiseaux. Ils se mêlent aux foules anonymes du Strand, s'arrêtent dans des cafés embués par la condensation, se promènent à travers les plantes et les animaux exotiques des jardins de Kew, montent à l'impériale d'un omnibus. Ils goûtent des nuits où *«les passants prennent conscience de la présence de la lune dans la rue, comme si quelqu'un avait écarté les rideaux des cieux, et mis le ciel à nu, tel qu'il s'offre à nos yeux à la campagne»* (page 72). Comme on l'a vu, Virginia Woolf s'exalta en montrant les amoureux qui, se promenant dans Londres au matin, où *«les pâles flèches des églises se détachent sur le ciel comme dans un décor de carton-pâte»*, *«ont été portés en triomphe sur un char, ont assisté à un spectacle grandiose qui leur était dédié»* (page 530).



Mais on découvre aussi la banlieue de Highgate d'où on domine la ville.

Au chapitre XXXII, les quatre jeunes gens prennent la liberté d'aller au music-hall (d'où une brillante description du spectacle et de la salle [pages 483-484]), puis à Greenwich, enfin à Hampton Court (dont «*le palais est le plus beau du monde*» [page 486]) qui font partie de «*la mosaïque de lieux charmants qui entourent Londres*» (page 484).

On sort vraiment de Londres pour découvrir :

- au chapitre XV, le vieux village de Disham (il est fictif, et son nom est donc assez malencontreusement choisi puisqu'un des personnages en a un presque semblable : Denham !), le presbytère du père de Mary, ses frères, qui semblent enfermés dans l'ancien passé rural, sont d'ardents chasseurs ;

- au chapitre XVIII, la ville de Lincoln, qui est réelle, qui est d'ailleurs un lieu très touristique, célèbre pour ses monuments médiévaux : son château, sa cathédrale médiévale.

La provinciale Cassandra Otway atteint la capitale par un voyage en train express qui, s'extasie la romancière, «*peut représenter une aventure pleine de charme et de romanesque*», d'autant plus que la jeune fille est «*rassasiée par six mois de campagne*» (page 361).

Le roman donne surtout un tableau de la société anglaise au temps où était premier ministre Herbert Henry Asquith (on lit son nom page 142), donc entre 1908 et 1916.

On voit des Anglais qui partagent :

- Le culte du thé qui donne lieu, en particulier à cinq heures de l'après-midi, à de véritables cérémonies, qui, d'ailleurs, ponctuent le livre :

- dès l'incipit, on voit Katherine Hilberly, s'y livrer «*pour la six centième fois peut-être*» ;

- au chapitre VI, le thé est servi dans le bureau de l'«*Association pour le suffrage des femmes*» ;

- au chapitre IX, à Cheyne Walk, surviennent pour le thé «*Tante Celia*» puis «*Cousine Caroline*» ;

- au chapitre XI, Katherine vient prendre le thé chez William ;

- au chapitre XII, des tantes de Katherine viennent prendre le thé à Cheyne Walk ;

- au chapitre XIV, Mary prend le thé avec ses collègues ; puis, chez elle, en offre à Katherine et William ;

- au chapitre XXIV, à Cheyne Walk, sont réunis pour le thé, Katherine, William et une Américaine venue pour le culte à rendre au poète ;

- au chapitre XXV, après la visite de Kew, Katherine décide : «*Allons boire un thé*» ;

- au chapitre XXVII, Ralph invite Katherine à prendre le thé dans sa famille, à Highgate ;

- au chapitre XXXII, les excursionnistes n'ont pas manqué de prendre le thé ;

- au chapitre XXXIII, Mrs Hilberly peut réunir les quatre jeunes gens pour le thé.

Aussi Katherine, révoltée contre les rites auxquels la contraignent sa vie dans sa famille, en arrive-t-elle à imaginer «*une bouilloire gigantesque - l'outil vengeur de ses tâches domestiques négligées - susceptible de noyer la maison sous des jets de vapeur continus.*» (page 524).

- «*Cette sorte d'indulgence joyeuse, de bienveillance générale qu'[ils] n'acquièrent qu'après trois ou quatre heures de tête-à-tête, avant que la première bourrasque d'air froid dans la rue ne les fige à nouveau dans leur isolement.*» (page 71).

- L'orgueil national qui porte au respect de grandes figures littéraires : Shakespeare, Fielding, Shelley, Trelawney, Scott, Macaulay, du «*trio d'écrivains célèbres de l'époque victorienne*» (page 107) dont les portraits ornent la maison des Hilberly, parmi lesquels certainement celui du poète fictif du livre, qui est célébré en particulier par un personnage, il est vrai quelque peu ridicule, Mr Clacton, qui, soucieux de flatter Katherine, ose ce jugement : «*Les Français, malgré tant de noms illustres n'ont pas de poète comparable à votre grand-père. Voyons. Il y a Chénier, Hugo, Alfred de Musset - des hommes extraordinaires - mais il y a une telle richesse, une telle fraîcheur chez Alardyce.*» (page 100).

- La vénération pour l'impérialisme britannique :

- Mary, qui se veut pourtant non conformiste, «*se représente une scène dans laquelle elle voyage à dos de chameau dans le désert, tandis que Ralph a, sous ses ordres une tribu d'indigènes.*» (page 91).

- Katherine «*regarde fixement la gravure du grand-oncle qui n'a cessé de contempler de son air d'autorité affable un monde qui, jusqu'à présent, ne montrait aucun indice de la révolte des Cipayes.*» (page 329).

- L'idéalisation de l'époque victorienne : Mrs Hilbery se dit «*qu'à cette époque il existait une sorte de sincérité entre les hommes et les femmes.*» (page 128).

Mais tous les Anglais ne partageaient pas la revendication du droit de vote pour les femmes au Royaume-Uni. Si, dès 1897, Millicent Fawcett avait fondé la "National union of women's suffrage" (d'où, pour désigner les militantes, le terme de «suffragette» qui se voulait péjoratif), les femmes étaient généralement considérées comme intellectuellement inférieures, comme ne pouvant pas penser par elles-mêmes, et il paraissait évident qu'elles ne pouvaient prétendre aux mêmes droits que les hommes, que les affaires politiques étaient hors de leur portée, et qu'il n'était donc pas question qu'elles puissent voter. En janvier 1910, Virginia Stephen proposa son aide bénévole à l'association "*Suffrage for women*". Alors qu'Asquith était premier ministre, trois "Conciliation bills" par lesquels le droit de vote aurait été accordé à un nombre limité de femmes furent présentés au parlement, mais échouèrent du fait d'un manque de temps ou d'autres tactiques dilatoires, dont il est fait mention dans le roman (Mary Datchet est scandalisée par «*la dernière échappatoire du gouvernement à propos du vote des femmes*» [page 142] - elle apprend «*que, par quelque obscure manoeuvre parlementaire, le droit de vote avait une fois de plus échappé aux femmes*» [page 272]). Or, durant la Première Guerre mondiale, une importante pénurie de main-d'œuvre masculine amena les femmes à occuper des emplois traditionnellement masculins, et cela provoqua une remise en question du dédain à l'égard de leurs capacités. De ce fait, en 1918, le parlement vota une loi accordant le droit de vote au femmes de plus de trente ans, propriétaires terriennes ou locataires ayant un loyer annuel supérieur à cinq livres ou dont le conjoint l'était, ou diplômées d'universités britanniques. Ce ne fut qu'en 1928 que les femmes obtinrent leur statut d'électrice selon les mêmes termes que les hommes.

Surtout, il est montré que les Anglais sont nettement séparés en différentes classes sociales :

- Virginia Woolf décrit avec un grand soin la vie dans la haute bourgeoisie dont les membres, s'«*ils ne s'élèvent pas comme l'un de ces phares solidement érigés sur le roc pour guider leur génération, sont la bougie fidèle prodiguant sa lumière à la vie quotidienne.*» (page 43). Y appartiennent les Hilbery et les Otway.

Les Hilbery sont «*l'une des familles les plus distinguées d'Angleterre*». Ils habitent dans Cheyne Walk, une rue historique du quartier de Chelsea, dont la plupart des maisons ont été construites au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils ont donc une riche résidence où les repas sont quelque peu solennels (on le constate au chapitre VII, où les trois Hilbery se sont «habillés» pour le repas du soir ; au chapitre XXVI).

Leur enfant unique, Katherine, a «*le sentiment d'appartenir à une condition élevée*» (page 45). Elle est «*la petite-fille du poète*» (page 98) Richard Alardyce, en souvenir duquel on a fait de la maison un musée sinon un sanctuaire où sont rassemblées de ses «*reliques*» (sa plume, son bureau, même ses vieilles pantoufles pelées !) que vient d'ailleurs voir une admiratrice étasunienne ! Katherine sait que sa célèbre famille d'écrivains est l'une de ces familles qui donnent «*la preuve que l'intelligence est un bien qui peut se transmettre d'un groupe donné à un autre, et cela indéfiniment ou presque, avec la certitude que l'excellence des dons tombera dans neuf cas sur dix, en de bonnes mains.*» Le soir, se tient le cérémonial d'une lecture à haute voix ; une fois est tentée celle d'un écrivain contemporain avant qu'on n'en revienne vite à un classique ! Aussi est-il significatif que ce n'est qu'en secret qu'elle puisse se consacrer aux mathématiques et à l'astronomie.

Aux chapitres XVI et XVII, on découvre, vivant dans le Lincolnshire, à Stogdon House, des cousins des Hilbery, les Otway. Sir Frank Otway est un ex-administrateur en Inde déçu par la maigre retraite qui lui a été accordée, et, de ce fait, aigre et taciturne ; il a pu dépenser de l'argent pour l'éducation de ses enfants les plus âgés, mais n'en eut plus pour celle des plus jeunes (dont Cassandra). Quant à Lady Otway, *«elle fait partie de ces gens pour qui fut inventé le trompe-l'oeil [«make-believe game» aurait été mieux traduit par «comédie de faux-semblants»] de la vie sociale en Angleterre ; elle passe la plupart de son temps à se convaincre et à convaincre ses voisins qu'elle est une personne respectable et fort occupée, d'une position sociale élevée, à la tête d'une fortune confortable.»* (page 223),

Cette bonne société fait donc l'objet de la satire de Virginia Woolf qui montra la pression qui y était exercée sur les individus (et particulièrement les femmes) pour que, quels que soient leurs sentiments et leurs désirs, ils s'en tiennent aux rôles qui leur étaient dévolus. Ainsi, *«comme tous les gens élevés dans une certaine tradition, Katherine est capable de ramener en moins de dix minutes tout problème moral à sa forme traditionnelle et de lui donner des réponses traditionnelles. Le livre de la sagesse est ouvert - sinon sur les genoux de sa mère - sur les genoux de nombreux oncles et tantes [...] ils trouveraient tout de suite la bonne page, et lui liraient à voix haute une réponse parfaitement adaptée à la situation. Les lois qui doivent gouverner la conduite d'une femme qui n'est pas mariée sont écrites à l'encre rouge, et gravées dans le marbre si, par quelque malformation de la nature, il advenait qu'elles ne fussent pas inscrites dans son coeur.»* (pages 331-332). La jeune femme fait la critique du souci des convenances dans sa famille : *«Il fallait les entendre parler, moraliser, inventer des histoires conformes à leur propre idée de la bienséance, tout en se louant secrètement de leur dévouement et de leur tact !»* (page 134).

Ce souci des convenances anime particulièrement l'indiscrette *«Tante Celia»* qui vient rapporter à Cheyne Walk le fruit de plusieurs de ses espionnages. Au chapitre VIII, elle indique qu'elle a réuni des informations au sujet de son neveu, Cyril Alardyce, qui, sans qu'ils soient mariés, vit avec une femme qui n'est pas digne de lui et dont il a deux enfants (page 115) ; aussi Mr Hilbery, s'en tenant à un *«semblant de décence»*, est-il indigné et scandalisé par cette conduite. Au chapitre XXIX, elle rapporte à son frère que la conduite de William fait scandale, et, de nouveau, Mr Hilbery est choqué. Au chapitre XXXII, elle lui apprend qu'on s'inquiète de la conduite de Cassandra sur laquelle a fermé les yeux Katherine, qui *«s'est acoquinée avec Ralph Denham»*, dont elle évalue le rang social. Dans ce milieu, la route vers le mariage est nettement balisée, de strictes procédures doivent être respectées, car les fiançailles doivent être prises au sérieux, le choix d'un partenaire répondant d'ailleurs surtout à des considérations sociales et financières plutôt qu'à l'amour.

Sont épinglées aussi les *«vieilles dames assises près du mur dans les salles de bal, prélevant des échantillons de l'humanité entre le pouce et l'index, et respirant d'une respiration si régulière que les colliers qui se soulèvent et s'abaissent sur leur poitrine semblent subir quelque force naturelle comme le gonflement des vagues sur l'océan humain»* (page 387).

Aussi Katherine, qui ne pense pas que la conduite de Cyril soit bonne ou mauvaise, que c'est simplement une chose qui s'est produite, est-elle irritée par le comportement de ses parents et de ses tantes : *«Ils parlent et moralisent et montent des histoires qui appuient leur propre version de ce qui est bienséant, et secrètement font l'éloge de leur dévotion et de leur tact»* (page 125). Elle est déçue par l'hypocrisie et le manque de sincérité des personnes âgées, l'indifférence qu'elles ont pour les sentiments personnels, et leur cruauté, car elles ne se soucient que de l'échec à se conformer aux règles en vigueur, aux valeurs victoriennes, qui, aux yeux de l'écrivaine, convenaient aux Victoriens, mais avaient ensuite perdu toute signification. Il reste que Katherine elle-même, si elle prétend rejeter ces valeurs, si elle pense que *«la conduite de ses ancêtres était souvent grotesquement irrationnelle, leurs conventions monstrueusement absurdes»*, *«se sent si étroitement attachée à eux qu'il lui paraît inutile d'essayer de porter un jugement sur eux.»* (page 115).

Et la grande bourgeoise, dont Mary constate qu'elle *«n'a jamais eu besoin de travailler»*, qu'*«elle ne sait pas ce que c'est que travailler.»* (page 415), ne manque de montrer de la morgue à l'égard des membres des classes jugées inférieures. Elle se permet de se moquer des associations humanitaires qui oeuvrent dans la maison de Russell Square : *«Au rez-de-chaussée, vous protégez les indigènes ; au premier, vous faites émigrer des femmes, et vous dites aux gens de manger des noisettes.»* (page

97). Aussi Ralph lui reproche-t-il : «*Je suppose que c'est une caractéristique de votre classe sociale. Vous ne parlez jamais sérieusement à vos inférieurs.*» (page 70), et lui impose-t-il l'épreuve d'un thé pris dans sa famille !

Appartiennent à la classe moyenne, «*la classe des êtres conscients d'avoir été privés de leur patrimoine, qui s'efforcent de trouver un refuge où loger leur propre conception du droit et du gouvernement*» (page 235), qui, s'efforçant d'améliorer sa situation, cherchent à s'instruire et à se servir de leurs talents :

- Mary Datchet, qui, étant la fille d'un pasteur de province, n'aurait pas besoin de travailler, mais se consacre à une action militante bénévole dans le miteux bureau de l'«*Association pour le suffrage des femmes*» (page 87), s'employant «*à organiser une série de spectacles dont les bénéfiques devaient renflouer les caisses*» (page 88), Virginia Woolf se montrant toutefois ironique à l'égard de ces militants qui prennent leur tâche si sérieusement qu'ils sont aveugles à toute autre chose. D'autre part, Mary manifeste encore sa protestation contre l'ordre social en réunissant chez elle un groupe de jeunes gens dont «*la coiffure, les vêtements, quelque chose de sombre et d'agressif dans l'expression du visage, trahissent la révolte contre l'individu passe-partout*» (page 60). Elle envisage d'asséner à Katherine «*la masse de preuves révoltantes inconnues de l'employé temporaire, de l'amateur, du spectateur, de l'observateur cynique ou indifférent*» (page 288). Enfin, elle adhère à une «*Société pour l'avancement de la démocratie*» (page 377), travaillant, pour obtenir «*un monde vertueux, mais sans beauté ni romantisme*» (page 380), élaborant avec un ami «*des projets pour le bien d'un monde qu'aucun d'eux ne connaîtrait jamais*» (page 534), autre manifestation de l'ironie de la romancière.

- Les personnages qui doivent travailler pour vivre, qui font partie de ceux qui ont «*la noble tâche de remonter une nouvelle fois le mécanisme du monde pour vingt-quatre heures*» (page 86), qui ont «*leur place bien définie dans l'immense tableau éternellement mouvant de la vie*» (page 90) :

- William Rodney, qui est fonctionnaire au ministère de l'éducation.

- Ralph Denham, dont Virginia Woolf signala avec un certain effarement (sa conception de la pauvreté était extrêmement limitée et quelque peu irréaliste !), que son grand-père était «*un homme qui tenait un magasin*», que sa soeur aînée, Joan, est «*obligée de travailler pour vivre*» (page 40), tandis que lui-même est avocat, employé chez un notaire de Lincoln's Inn Fields (auprès du parc se trouve un tribunal). Avec sa famille nombreuse et bruyante, il vit en banlieue, à Highgate, dans une maison qui est laide et miteuse (un tableau en est donné pages 31-32), la romancière considérant d'ailleurs que la sorte de vie qu'on y mène ne peut qu'être «*lugubre et sordide*». On voit Joan s'inquiéter parce que leur jeune frère, Charles, ne montre guère d'aptitude aux études, et ferait mieux d'entrer dans l'entreprise de leur oncle. Elle pense aussi que leur mère devrait, pour remédier à leur pauvreté, envisager de vendre la maison. Virginia Woolf imagine comme une terrible épreuve imposée à la grande bourgeoise qu'est Katherine par son amoureux de basse classe le fait de devoir prendre le thé avec sa famille ; d'ailleurs, Katherine y ressent d'abord du dédain pour le décor, pour sa mère et ses frères et soeurs, puis elle est séduite par l'ambiance que fait régner une vive et intelligente discussion générale où circulent de nouvelles idées ; et elle apprend que la jeune Hester veut aller au Collège St Hildas d'Oxford, en affirmant qu'elle croit y avoir sa place (chapitre XXVII).

Ainsi, par cet exemple comme, surtout, par l'union entre Katherine et Ralph, une certaine fluidité entre les classes sociales commençait à se dessiner dans l'Angleterre du temps, mais non sans difficultés, ces personnages ayant le sentiment de s'aventurer dans l'inconnu en se libérant de milieux oppressifs afin d'affirmer leur propre vision de la vie.

Dans ce roman, le tableau de la société anglaise tient donc une grande place, Virginia Woolf pouvant d'ailleurs donner l'impression que c'était son but. Mais, comme l'intrigue se développe, le lecteur comprend vite qu'elle ne s'y est intéressée que pour créer un contraste plus frappant entre la description de la vie en société et celle des mondes intérieurs de ses personnages.

## Intérêt psychologique

"*Nuit et jour*" étant essentiellement une histoire d'amour, on y trouve une interrogation sur la différence et l'attraction des sexes, une exploration du sentiment amoureux, une analyse des relations entre amour, mariage, bonheur et succès, chez des personnages qui sentent, pensent, imaginent, parlent, interagissent, analysent leurs émotions et leurs sentiments, et luttent, à travers une profonde anxiété, pour parvenir à des décisions, quoique, souvent, quand ils croient avoir atteint une conclusion, ils n'y ont pas réussi.

Virginia Woolf nourrit ce roman psychologique d'annotations intéressantes :

- « *On ressent souvent un mélange de mépris et de sympathie pour ceux qui se confient aveuglément, dévoilant ainsi leurs sentiments plus qu'ils ne l'auraient voulu* » (page 80).
- « *Les enthousiasmes des autres ont toujours quelque chose de choquant. Celui qui défend une cause en trahit mieux les défauts que ses adversaires. On peut se passionner pour une idée, mais, dès que l'on est en contact avec des gens qui partagent le même point de vue, le charme disparaît* » (page 110).
- « *Si le meilleur de nous-mêmes ne signifie rien pour la personne qui tient le plus de place dans notre vie, que nous reste-t-il?* » (page 170).
- « *Notre personnalité nous protège si bien de nos semblables* » (page 288).
- « *Combien monstrueuse devient parfois la distance qui sépare la voix dans un rêve et la voix même de l'objet des rêves !* » (page 321).
- Alors que Katherine est épuisée par les événements de la semaine, « *elle est dans cette disposition d'esprit, qui n'est peut-être pas très spécifique de son sexe, où l'autre devient si étranger, d'une bassesse si méprisable, que la nécessité de former un couple en devient dégradante ; le lien qui, à ces moments-là, est extrêmement serré, gêne comme un licol autour du cou.* » (pages 392-393).
- « *Le corps de la vie est repoussant lorsque l'âme est absente.* » (page 431).

Surtout, dans ce roman qui déroule, au sujet de l'amour, des émotions, des raisonnements, des anxiétés, la romancière conçoit des personnages qu'on peut examiner en envisageant d'abord les moins importants, des personnages secondaires qui sont, pour la plupart, ridicules :

- « *Tante Celia* », Mrs Milvain, la soeur de Mr Hilbery, affiche « *la dignité d'une femme pleine d'aspirations vers l'idéal* » (page 491), se veut « *la championne de l'amour conjugal, dans sa pureté et sa primauté* » (page 433). Elle est, selon Mrs Hilbery, « *une oie sans malice qui aime à se mêler des enfants des autres parce qu'elle n'en a pas* » (page 515).

- Les collègues de Mary, qui sont indéfectiblement voués à la lutte pour l'obtention du droit de vote pour les femmes :

- Mr Clacton : Au chapitre XX, à la nouvelle que ce droit a été de nouveau refusé, il envisage aussitôt d'autres moyens d'action. Mais, « *aiguisant sa phrase pour lui donner un degré satisfaisant de précision littéraire* », il tient à proférer cet apophtegme : « *Le public britannique aime un grain de raison pour relever son pudding* » (page 281).

- Mrs. Seal donne, « *l'espace d'un instant, l'impression de connaître ce terrible versant de la vie réservé aux sentiments, à la vie privée et à la sexualité ; mais elle s'enfuit le plus vite possible à l'ombre de sa virginité frissonnante.* » (page 279). Pour elle, « *la cause des femmes* » est « *la cause de l'humanité* » (page 280), et elle pense « *que chaque meeting est un pas en avant dans la marche de l'humanité.* » (page 183). Au chapitre XX, à la nouvelle que le droit de vote pour les femmes a été de nouveau refusé, elle vitupère contre les parlementaires et contre l'humanité.

Au chapitre XX, Mary se rend compte que ses collègues « *ne sont pas dans la cause* », mais des « *fantômes, errant dans les rangs des êtres vivants - êtres excentriques, sans maturité, privés d'une substance essentielle* » (page 282).

- Les parents de Katherine :

- Mr Trevor Hilbery est un érudit qui édite une revue portant sur des questions de droit. On ne le voit qu'à quelques occasions car il s'enferme dans son travail. Au chapitre VIII, il laisse sa fille s'occuper de l'affaire de Cyril. Mais on découvre alors qu'il a des idées traditionnelles quelque peu rigides, qu'*«il semble regarder le monde avec l'énorme désir qu'il se conduise lui aussi noblement, et avec l'entière confiance qu'il le fasse s'il veut seulement s'en donner la peine»*. Au chapitre XXXII, mis en face du bouleversement de la situation entre les jeunes gens, il demeure désemparé, et se révèle un véritable fantoche : il contemple les deux couples *«avec une expression de profond dégoût et de réprobation»* (page 525) ; il *«part hurler dans sa tanière, avec ce rugissement qui retentit encore parfois dans les salons les plus distingués»*, et *«ce mâle extravagant, inconsideré, barbare, outragé, laisse dans l'esprit des femmes un sentiment où l'amusement et la crainte se mêlent»* (page 528) ; puis, ayant peur d'aller plus loin, il préfère se réfugier dans la lecture qu'il fait à sa fille d'un passage d'un roman de Walter Scott, ce qui a pour conséquence qu'*«elle se trouve métamorphosée en être humain civilisé.»* (page 504) ; *«le pouvoir de la littérature qui avait abandonné temporairement Mr Hilbery lui revient, déposant sur la plaie vive des affaires humaines un baume apaisant, et lui fournissant un moule où couler en phrases les passions qu'il avait éprouvées.»* (pages 526-527) ; mais, quand elle lui annonce ses fiançailles avec Ralph, *«la franchise de cette déclaration le confond ; il pousse une exclamation comme s'il avait reçu un soufflet. L'avait-il aimée pour la voir emportée par ce torrent, pour que cette force incontrôlable la lui prenne, et qu'il reste là, lui, désarmé, ignoré?»* (page 527). Au chapitre XXXIII, le lendemain, il a renvoyé Cassandra chez elle, a interdit la maison à Ralph et à William, et Katherine s'est cloîtrée dans sa chambre. Mais, se sentant dépassé par les événements, il demande à son épouse de revenir.

- Mrs Margaret Hilbery a été traitée avec moins de méchanceté.

Virginia Woolf se moqua tout de même quelque peu de son personnage car elle montra cette femme aisément distraite en train d'essayer en vain, à partir de ses manuscrits, de sa correspondance et du souvenir qu'il a laissé, de composer une biographie cohérente et complète du poète dont elle est la seule enfant. Au chapitre IX, alors qu'elle n'arrive pas à fixer ses pensées (elle avoue : *«Les idées se pressent dans ma tête [...] mais il m'est impossible de les mettre par écrit»* [page 125]), elle se perd plutôt dans la contemplation d'anciennes photographies familiales qui lui font comparer l'époque victorienne à l'actuelle. Malgré l'aide de sa fille, ses efforts sont de plus en plus désespérément inefficaces.

Mais on la voit aussi avoir des élans philosophiques : *«Qui sait, s'exclame-t-elle [...] vers quel port nous voguons? À quelle fin? Pour quelles découvertes? Rien n'est sûr sinon que l'amour est notre foi - ah ! l'amour - fredonne-t-elle.»* (page 511) ; être capable de *«retrouver sa bonne humeur en se rappelant l'existence de Mozart»* ; citer Tennyson ; surtout, se complaire dans une naïve admiration de Shakespeare (page 325), se prendre, au chapitre XXIV, d'un nouvel intérêt pour lui, dont elle pense pouvoir se servir pour la biographie du poète, rêver de lui *«depuis six mois»* (page 454), sa passion, sa dernière absurde obsession, la poussant, au chapitre XXXI, à partir en pèlerinage sur sa tombe, à Stratford, tandis qu'elle demande encore à William : *«Rappelez-moi la date de la première représentation de "Hamlet"»* (page 526).

Elle joue surtout un rôle essentiel dans le problème des amours et des mariages des jeunes gens, en évoluant d'une façon étonnante.

D'une part, elle exprime sa nostalgie de temps meilleurs qu'elle appelle *«la période avant que les choses soient sans espoir»*. Elle affirme que, *«pendant sa jeunesse, les femmes étaient là, et que c'est mieux que faire»* (page 117). Pourtant, le couple de son père, le poète, avait été malheureux, et, au chapitre VII, elle incite donc sa fille à épouser William Rodney, dont, trouve-t-elle, le nom *«fait très cosu»* (page 113). Quand elle apprend les scandales qui seraient causés, elle refuse simplement d'envisager les faits, avant que son indignation cède la place à son souhait de trouver quelque échappatoire, de profiter d'une soudaine illumination *«qui montrerait, à la satisfaction de tous, que tout ce qui est arrivé est, miraculeusement mais incontestablement, pour le mieux.»* (page 124). Au chapitre XVII, à Stogdon House, alors que Katherine est désireuse de parler franchement du mariage

à sa tante, elle survient et impose l'idée que «*le mariage est la vie la plus intéressante pour une femme*» (page 230).

D'autre part, comme elle croit au pouvoir de l'amour, elle se révèle un véritable ange protecteur des jeunes gens, même si, du fait de sa confusion, de sa tendre excentricité, de sa tendance au rêve et de son refus de tenir compte des laideurs de la vie, Katherine peut déclarer : «*Les taureaux de Maman se sont toujours transformés en vaches, au moment critique*» (page 167). Donnant au mariage une nouvelle signification en insistant sur la vérité et la sincérité, elle conseille à Katherine : «*Quand tu te marieras, sois certaine d'aimer ton mari !*» (page 112). Elle affirme que «*les plus beaux moments dans la vie reposent sur ce que nous disons quand nous sommes amoureux*», et que sa fille doit donc céder à ses «*folies*» (page 326). Surtout, elle qui avait paru inefficace, à son retour de Stratford, se métamorphose en une personne péremptoire et décisive, très habile pour résoudre les problèmes et régler les situations les plus difficiles. Elle rassemble de nouveau les couples, son époux lui-même se pliant à sa volonté, car elle se sert de Shakespeare comme d'un baume pour l'adoucir, et tout mener à une issue satisfaisante, qui fait presque penser à celle du «*Songe d'une nuit d'été*». Au chapitre XXXIII, non seulement elle est heureuse de constater que sa fille est amoureuse, mais elle lui raconte sa rencontre avec celui qui allait être son mari, et «*ce conte de fée désuet est doux à l'oreille de Katherine*» qui, «*pleine d'admiration, contemple sa mère, auréolée de ses anciens voyages*» (pages 510-511) ; enfin, elle va chercher Ralph et William, et réunit pour le thé les quatre jeunes gens, Katherine déclarant soudain : «*Nous sommes fiancés.*»

Est encore ridicule William Rodney. Cet homme, qui est à la fin de la trentaine, apparaît au chapitre IV, où il est venu, chez Mary, prononcer, devant un groupe de jeunes gens, une conférence sur «*la métaphore dans la poésie à l'époque élisabéthaine*». Nous voyons alors qu'il est scrupuleusement bien habillé (une perle au centre de sa cravate cherche à lui donner une touche d'aristocratique opulence) ; que ses yeux sont plutôt exorbités ; que son visage est très rouge ; que chacun de ses gestes (il tord ses mains ; il secoue la tête de droite à gauche et de gauche à droite, comme si son regard était attiré vers la porte puis vers la fenêtre) révèle sa terrible gêne devant cet auditoire ; surtout que son élocution impulsivement bégayante semble indiquer qu'un torrent d'idées cherche à s'exprimer de façon intermittente car elles sont toujours entravées dans leur course par un accès de nervosité. Tous ces traits ne poussent pas à s'apitoyer mais à rire. Aussi la plupart des auditeurs auraient probablement fait écho à l'exclamation qu'eut Ralph in petto : «*Figurez-vous vous marier à une créature comme cela !*» Et ce communicateur très maladroit s'interroge : «*Pourquoi suis-je condamné à ressentir ce que je ne peux exprimer?*» (page 74).

En fait, ce conférencier improvisé est un fonctionnaire au ministère de l'éducation. Mais, homme très cultivé, qui «*a le culte du beau*» (page 460), il consacre ses loisirs à une activité de poète et de dramaturge (il compose d'immenses pièces en vers dans le goût élisabéthain) qui l'obsède et ne fait pourtant que le frustrer (il s'apitoie : «*J'ai échoué, comme tous les modernes*» [page 369]). On peut se demander si ce poète en fait étrangement prosaïque n'est pas attiré vers Katherine à cause du statut de grand poète anglais de son grand-père? Il est dit de lui : «*Cet homme orgueilleux [...] était amoureux de Katherine, et l'orgueil n'est pas diminué mais amplifié par l'amour*» (page 218). En fait, il s'imagine être désespérément amoureux d'elle alors qu'il ne la connaît pas du tout. Comme Henry, on se pose la question : «*Qui oserait, sinon un caractère hors du commun, se permettre d'être si ridiculement vaniteux?*» (page 219). En effet, il affirme : «*Il y a en Angleterre tout au plus cinq personnes dont l'opinion m'intéresse*» (page 152), non sans soumettre ses oeuvres à ses proches, inviter chez lui Ralph non tant pour lui faire admirer sa riche bibliothèque, dont il lui offre un des volumes anciens, que pour le prier de lire la pièce qu'il a écrite. Au chapitre XI, il en lit à Katherine un acte, voulant l'impressionner, sans y parvenir parce qu'elle a trop d'esprit critique. Au chapitre XVI, dans sa conversation avec Henry, il manifeste encore sa vanité et son égoïsme.

Cet homme sévère et pompeux, «*très formaliste*» (page 263), observe un «*code*» (page 481), est «*guindé*» (page 494) au point d'en être comique, «*se conduit d'une manière très conventionnelle avec les femmes*» (page 263). En effet, au chapitre V, il incite Katherine à l'épouser en lui disant du mariage : «*Vous n'êtes rien sans lui ; vous n'êtes qu'à demi vivante ; vous n'utilisez qu'à demi vos facultés*» (page 52). Au chapitre VIII, dans une lettre où il raisonne et théorise son amour pour elle, il

lui promet un mariage heureux, voyant en elle la parfaite représentante de la féminité, une forte figure féminine définie par de fermes lois morales, qui serait l'épouse idéale. En fait, il veut la modeler pour qu'elle réponde à ses besoins, plutôt que l'apprécier pour ce qu'elle est. Pourtant lui, qui n'est pas le plus avenant des hommes, manque d'assurance, et, dans sa cour angoissée, pour la convaincre de l'aimer, il mentionne son intelligence, ses connaissances en musique et ses talents de poète, toutes choses qui manquent donc de pertinence, et qui le rendent ridicule aux yeux de Katherine. Devant sa froideur à son égard, il se plaint : *«Demander à Katherine de la passion ou des serments revient à exiger des flammes à ce paysage voilé de pluie, et le bleu outremer du printemps à ce ciel maussade.»* (page 258), et lui fait des reproches.

Or, comme, au chapitre XXII, elle est en retard, qu'en l'attendant, il joue de la musique, dont il se dit qu'elle ne l'aime guère, il se met à penser à Cassandra qui, elle, est une bonne musicienne. Il est alors bouleversé ; mais, homme de principes, il ne veut pas déroger à la voie qu'il a prise : Katherine a beau lui déclarer ne pas l'aimer, ne pas vouloir se marier, comme il est soucieux avant tout des convenances, il veut garder avec elle *«l'intimité d'une amitié sincère»* (page 342). Comme, dans cet échange, elle se tait un moment, son esprit quelque peu retors lui fait croire que *«la femme qu'il admire plus que quiconque au monde l'aime au moment où il a abandonné tout espoir qu'elle l'aime jamais»* ; mais, *«alors que, pour la première fois, il est sûr de son amour, il n'en est pas heureux. Il ressent cet amour comme une chaîne, comme un poids, quelque chose qui les rend tous deux, et lui particulièrement, risibles.»* (page 342). Voilà qu'au chapitre XXIV, il fait part à Katherine de la lettre élogieuse qu'il a reçue de Cassandra, et celui dont Mrs Hilbery pense qu'*«il est le plus fidèle des hommes»* (page 156), ayant *«une seconde d'introspection [qui] a un résultat alarmant ; sa conscience lui paraît une terre étrangère. Un sentiment le traverse dont il n'a encore jamais pris conscience : il est différent de celui qu'il pense être ; il flotte sur une mer inconnue et profonde.»* (page 308), en vient à avouer l'amour qu'il ressent pour son admiratrice (dont il pense qu'elle serait une compagne qui lui conviendrait beaucoup mieux, car elle lui semble encore soumise aux conventionnelles idées victoriennes au sujet du mariage qui voulaient que la femme soit au service de son mari). Katherine se propose de lui permettre de se déclarer ; il s'y refuse d'abord parce que, *«selon son code de conduite, il est impossible de demander à une femme avec laquelle il vient juste de rompre ses fiançailles de l'aider à faire la connaissance d'une autre dans le dessein d'avoir une relation amoureuse avec elle»* (pages 343-344) ; mais il lui demande ensuite de lui apporter son aide. Comme, au chapitre XXVI, l'ingénue Cassandra lui fait part de son admiration, il en est charmé ; et, à la fin du chapitre, il est désormais amoureux d'elle. Mais, au chapitre XXVIII, il est ulcéré parce qu'*«elle a repoussé violemment sa timide déclaration d'amour»*, ce qui fait qu'il est d'accord avec Ralph pour constater : *«Les femmes sont des créatures incompréhensibles»* (page 421). Au chapitre XXIX, alors que Cassandra déclare à Katherine vouloir s'en aller parce qu'il lui a déclaré son amour, et qu'elle ne peut admettre qu'il ait pu le faire alors qu'il est fiancé par ailleurs, il survient, et demande à Katherine son pardon et le retour à leur relation d'auparavant. Elle lui oppose l'amour de Cassandra pour lui ; mais il ne pense qu'à l'interroger sur ses sentiments pour Ralph, et elle peut lui asséner : *«Vous êtes jaloux, William, mais vous n'êtes pas amoureux de moi. Aussi, pour notre bien à tous deux, vous devez parler tout de suite à Cassandra»* (page 438). Comme il avoue : *«J'aime Cassandra»*, celle-ci, qui a tout entendu, se montre et conclut : *«Personne n'est responsable»* de cette situation, dont ils conviennent de ne plus parler. Pourtant, se disant encore que son amour va toujours à Katherine, et qu'il le lui explique, vive et précise, elle lui démontre qu'il ne l'aime pas, qu'il aime Cassandra, et ne doit pas abandonner sa poursuite ; c'est que, *«pour une personne soumise à la puissance des habitudes, la libération soudaine de cette force irrationnelle a quelque chose d'humiliant, d'angoissant»* (page 469). Une fois de plus, elle lui fait voir la lumière, et il se range à son avis. Toutefois, quand il constate que Katherine et Ralph ne respectent pas les règles auxquelles il tient, il constate : *«Je l'avais bien dit ! Dès que l'on rejette les conventions !»* (page 464), et cela est répété page 481 : *«Dès que l'on s'écarte des conventions»*. Quand, enfin, Cassandra l'agrée, il se dit *«incroyablement heureux»*, ce qui ne l'empêche pas, comme Cassandra a, pour la visite au jardin zoologique, invité Ralph sans l'avoir prévenu, de montrer encore son animosité à son égard !



Ainsi, cet homme encore jeune se conduit comme un barbon de comédie ! Son évidente ignorance de ses propres sentiments et son entêtement dans ses positions font de lui un vrai personnage de farce. Il fait penser à Mr Collins, le très amusant pasteur d'«*Orgueil et préjugés*» de Jane Austen, un des plus célèbres originaux de la littérature anglaise, dont l'orgueil atteint à la candeur la plus naïve.

Cassandra Otway est, à vingt-deux ans, une ingénue au «*tempérament volage*» (page 362), l'opposée de Katherine : «*Si Katherine est simple, Cassandra est complexe ; si Katherine est ferme et directe, Cassandra est vague et évasive. Bref, elles représentent très bien les deux côtés masculin et féminin de la nature féminine*» (page 363). D'ailleurs, elle trouve Katherine «*aveugle, sans coeur, sans scrupule*» (page 457), et c'est elle, qui est pourtant plus jeune mais provinciale, qui défend les conventionnelles idées victorienne au sujet du mariage. Elle a plu à William parce qu'elle est musicienne et, surtout, parce qu'elle lui fait part de son admiration, qu'elle affirme, au chapitre XXVI, chez les Hilbery : «*Je crois que c'est l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré*» (page 375). Après s'être opposée et même scandalisée, elle aussi au nom des convenances, à l'idée d'accepter sa déclaration d'amour puisqu'il est fiancé, elle l'agrée enfin, et ils sont eux-mêmes fiancés. Mais, au chapitre XXXI, on s'amuse de voir que, plutôt que de lire Macaulay comme le lui a recommandé William, qui a le souci qu'elle se cultive, elle préfère converser avec Katherine car «*elle retrouve sa foi en elle, reconnaît cette étrange intensité qu'elle avait perdue, comme d'un être au-dessus des mortels, si bien que la vie, en sa présence, est plus noble, nous illumine, nous et le monde alentour.*» (page 523).

Est tout à l'opposé de Cassandra Mary Datchet.

Fille, âgée de vingt-cinq ans, d'un pasteur de province, elle pourrait donc être une jeune femme à la conduite soumise. Mais, au contraire, sérieuse et indépendante, dotée d'une «*pondération naturelle*» (page 57), tout en ayant une « *croyance arrogante en sa toute-puissance*» (page 183), elle est animée par une révolte qui fait que, alors qu'elle pourrait vivre confortablement sans travailler, elle est convaincue de la nécessité de le faire, car elle « *aime à se croire identique aux autres [...] se sent solidaire de la foule des employés de bureau, des dactylos et des gens de commerce*» (page 86). Elle tape des textes à la machine dans le bureau d'une "Association pour le vote des femmes", cette «*suffragette*» étant scandalisée par «*la dernière échappatoire du gouvernement à propos du vote des femmes*» (page 142), découragée quand elle « *apprend que, par quelque obscure manoeuvre parlementaire, le droit de vote avait une fois de plus échappé aux femmes.*» (page 272).

Elle organise aussi, dans son appartement proche du Strand où elle vit seule, la réunion d'un groupe de jeunes gens venus écouter la conférence donnée par William. Comme est venue aussi Katherine, qui éprouve le besoin de se rapprocher d'elle, elle lui inspire «*le sentiment désagréable d'être en présence d'une créature d'un autre monde, susceptible d'ébranler le sien*» (page 94) car, devant elle, elle «*se sent déroutée par quelque chose d'impénétrable dans le caractère de cette femme envers qui elle éprouve de l'attirance*» (page 188), possibilité de relation qu'ici Virginia Woolf ne fit donc qu'effleurer. «*Comme toujours, en parlant avec Katherine, elle éprouve des sentiments contradictoires ; des fulgurances traversent l'écran de sa personnalité*» (page 288). À propos de Katherine et de Ralph, elle considère «*qu'il n'existe pas deux personnes plus dissemblables. Et pourtant ils ont en commun cet élan retenu, cette force impulsive - cette chose à laquelle ils tiennent tant, et dont ils ne parlent pas - mais qu'est-ce donc?*» (page 190). Au chapitre XIV, ils lui annoncent qu'ils sont fiancés, mais lui donnent l'impression de se disputer, ce qui est confirmé quand Katherine revient seule, Mary se disant qu'elle est semblable à Ralph.

Or c'est bien à Ralph qu'elle s'intéresse. Quand il est venu à la soirée, on se rend compte qu'il est son ami, et on apprend qu'ils se connaissent depuis deux ans. Si, du fait de son indépendance d'esprit, elle ne veut pas l'épouser, ni «*épouser personne*» (page 113) d'autre, il la trouble, et elle se trouve alors quelque peu démunie et désespérée :

- «*Ses pensées se succèdent sans qu'elle puisse en fixer une : on aurait dit qu'elles prennent la couleur des rues qu'elle suit.*» (page 184).

- «*Toutes ses impressions fugitives se trouvent englouties sous la vague puissante des désirs, des pensées, des perceptions et des conflits qui bouillonnent sans cesse au plus profond d'elle-même et qui remontent à la surface quand le monde extérieur s'y prête.*» (page 185).

- Elle pense que, si «*la vie est une chose qu'il faut aimer jusqu'à la dernière fibre*», elle est aussi «*d'une grande complexité*» (page 185).

Si, au chapitre VI, elle rêve d'une vie avec lui, si elle «*se représente une scène dans laquelle elle voyage à dos de chameau dans le désert, tandis que Ralph a, sous ses ordres une tribu d'indigènes*» (page 91), tout en étant bien décidée à ne pas tomber amoureuse, elle le devient malgré tout, se révélant donc en fait sensible et même passionnée, très ambivalente aussi. On constate, au chapitre XIII, qu'elle l'invite à venir passer Noël dans sa famille, et qu'aussitôt après, «*elle s'en veut - et elle s'en veut de s'en vouloir*» (page 176), tout en ne pouvant «*s'empêcher de faire ce qu'elle a bien souvent critiqué chez les autres femmes, auréoler son ami d'un pouvoir céleste et lui soumettre sa vie*» (page 176). Au chapitre XIV, alors qu'elle doit animer un comité dans son association, sa pensée dérive vers lui, et, «*dans un débordement d'imagination, rare chez elle [...], elle se voit bombardée d'oeufs pourris, sur une tribune d'où Ralph la supplie de descendre*» (page 181) ; puis, comme elle prend le thé avec ses collègues, elle ne peut partager leur enthousiasme pour la cause. Si «*elle adore sentir son esprit en conflit avec le sien pour avoir la certitude que sa mâle énergie n'épargnerait en rien son opinion féminine*» (page 235), elle est au supplice en sa présence. Cependant, au chapitre XV, heureuse de l'accueillir à Disham, elle sent naître en elle une passion. Au chapitre XVIII, alors qu'ils se rendent à pied à Lincoln, comme «*l'exercice physique les rend plus spontanés et moins timides qu'à l'habitude, elle ressent une sorte d'ivresse qui lui donne l'impression que rien de ce qui peut arriver n'a beaucoup d'importance, si peu d'importance qu'elle se sent sur le point de lui dire : "Je vous aime ; je n'aimerai jamais que vous. Épousez-moi ou allez-vous-en ! Pensez ce que vous voulez de moi - cela m'est égal*» (page 236) ; mais elle ne le lui dit pas ; et, comme il en vient à lui déclarer vouloir s'établir dans la région, elle envisage d'y vivre avec lui, tout en prétendant vouloir partir en Amérique. En réalité, elle souhaite se marier avec lui, et il se rend compte qu'elle l'aime. Au cours de leur lunch à Lincoln, ils ont une conversation où Virginia Woolf se plut à rendre leurs courants de pensée sous-jacents qui sont nourris de mauvaises interprétations, de désappointements et de soudaines révélations. De retour à Londres, elle pense toujours à lui, mais en ayant «*la conviction qu'elle l'aime et qu'il ne l'aime pas*» (page 184). Quand elle se rend compte de ce qui se passe entre lui et Katherine, «*elle doit faire appel à toute sa volonté pour ne pas éclater en sanglots et pour écarter violemment la tentation qu'elle peut tout lui pardonner, s'il le veut. Une sorte de respect obstiné pour elle-même, ancré à la racine de son être, lui interdit de s'abandonner, même dans la tourmente de la passion.*» (page 240). Or, au chapitre XIX, il lui déclare vouloir l'épouser ; mais elle lui répond que «*c'est malheureusement impossible*» sans autre explication (page 266) ; c'est qu'elle considère qu'il a alors cessé d'avoir cette sincérité qu'elle estime en lui, qu'elle «*trouve cruel de sa part qu'il la demande en mariage alors qu'il en aime une autre*» (pages 267-268) ; cependant, comme il la supplie de lui conserver son amitié car il en a besoin, elle y consent. Faisant preuve d'une mélancolie qui la rend indifférente à l'idée de mourir, capable de répéter longuement ces «*deux mots distincts : sans bonheur - sans bonheur*», elle fait alors cette «*découverte : en renonçant à tout ce qui rend la vie gaie, simple et belle, il lui reste une réalité exigeante, à l'abri des vicissitudes, aussi lointaine que les étoiles et tout aussi inextinguible.*» (page 278). Au chapitre XX, à la nouvelle que le droit de vote pour les femmes a été de nouveau refusé, ne voulant plus penser à Ralph, elle se dit : «*Quoi qu'il arrive, je ne veux pas de faux-semblants dans ma vie*» (page 282). Plus tard, elle révèle à Katherine : «*Je ne pensais pas que j'aurais pu en arriver là [...] à aimer quelqu'un qui ne m'aime pas. J'ai été ridicule. Je me suis joué la comédie. [...] Je suis amoureuse de Ralph. [...] Ralph est amoureux de vous.*» (page 293). Si elle avoue qu'elle est «*jalouse*» (page 381), l'authenticité de l'amour de Ralph pour Katherine la rend capable de l'accepter sans amertume.

Enfin, «*au cours des derniers mois, elle franchit une étape de sa vie qui marque son comportement de manière indélébile. Sa jeunesse et l'éclat de sa jeunesse ont décliné ; les joues plus creuses, les lèvres plus fermes, l'expression moins rêveuse des yeux fixés désormais sur un but lointain, trahissent sa résolution. Cette femme est devenue un être humain serviable, maître de sa destinée*» (page 472). Si, au chapitre XXXI, pour échapper à la tristesse de la réalité, «*elle comprime ses paupières jusqu'à*

*ce qu'elle voie dans le noir des étoiles et des soleils*» (page 474), après avoir accueilli froidement Katherine, avoir même montré une certaine agressivité à l'égard de la bourgeoise, l'aidant mais sans ardeur dans sa recherche de Ralph, quand celle-ci s'apprête à partir, elle la retient pour lui confier sa douleur d'aimer sans être aimée, mais aussi son désir de «*fêter sa victoire sur la tyrannie de l'amour*» (page 476), l'évocation de Ralph soulevant d'ailleurs l'intérêt de Katherine, ce qui fait que les deux femmes «*restent donc toutes deux assises quelque temps, côte à côte*» et silencieuses. Surtout, elle qui avait un «*goût inné*» pour les «*questions politiques*» qu'elle a d'ailleurs communiqué à Ralph (page 140), qui, déjà, au chapitre XXI, entendait poursuivre la rédaction d'un texte sur la démocratie, décide de se consacrer pleinement au militantisme («*Elle n'est plus une simple volontaire, elle s'est engagée dans l'armée*» [page 282]), de combattre désormais avec vigueur les souffrances qui affligent l'humanité, en adhérant à une «*Société pour l'avancement de la démocratie*» (page 377). Ralph et Katherine comprennent à quel point son attitude est novatrice, et, en voyant la lumière dans sa chambre, se disent : «*C'est un signe de triomphe brillant là pour toujours, qui ne devrait pas être éteint de ce côté-ci de la tombe*», et la laissent «*travailler à ses plans jusque tard dans la nuit - ses plans pour le bien d'un monde qu'aucun d'eux ne connaîtrait jamais.*» (page 536).

Mary a donc connu une vie amoureuse très courte et malheureuse. Mais elle sert d'exutoire émotionnel à Ralph et Katherine, et agit à travers le roman comme un agent de vérité. Elle «*avait souffert et renoncé*», mais «*elle avait vaincu*» (page 416). Elle peut affirmer : «*Voir la vérité en face est notre seule chance en ce monde*». Et, comme elle a graduellement appris que son travail est la seule chose qui lui permette de canaliser ses talents et sa passion dans une forme parfaitement satisfaisante d'expression personnelle, il lui reste la satisfaction d'oeuvrer au progrès de la société. Elle représente donc un nouveau type de femme, intelligente, libre, indépendante, courageuse et altruiste, une femme réellement moderne.

### Ralph Denham

Il est, selon Mrs Hilbery, un «*jeune homme sérieux, aux yeux bruns, au regard franc*» (page 510). À des «*esprits critiques*», «*il donne l'image d'un jeune homme plutôt dur et arrogant, imprévisible, irréductible, bourru, dévoré par le désir de réussir, ce qui est tout naturel [...] chez un jeune homme sans fortune qui n'est pas séduisant*» (page 139). En effet, il habite une vieille maison délabrée de la banlieue de Highgate, avec sa famille, qui est nombreuse, et qui est à sa charge. Travailleur acharné, tout ignorant des usages du monde parce que tourné seulement vers les aspects sérieux de l'existence, cet avocat employé chez un notaire de Lincoln's Inn Field est «*devenu ponctuel et assidu au travail en ayant réussi à se convaincre que la condition d'employé dans un bureau d'avocats était des plus enviables*» (page 138).

Mais, s'il semble être une âme «*anguleuse et virulente*», il y a aussi en lui «*un autre être, original et sympathique, ayant peu de ressemblance avec celui que la plupart des gens connaissent*» (page 140). S'il «*se prête une intelligence certaine*» et écoute les «*nombreuses voix de sa conscience*» (pages 348-349), il est attentif aussi au monde de ses rêves, qu'il s'efforce de concilier à la réalité extérieure. Il montre son intérêt pour la littérature : au chapitre X, il conseille à Mary de lire de la poésie ; au chapitre XII, alors que Katherine dit détester les livres, il l'incite à écrire de la poésie. Même s'il a aussi pensé qu'«*aurait été vaine toute autre ambition*» que celle d'être avocat, «*il s'accorde un siège à la Chambre des communes à cinquante ans, une fortune moyenne et, avec un peu de chance, un petit rôle dans un gouvernement libéral.*» (pages 137-138).

Comme, occasionnellement, il commente aussi des livres de droit pour la "*Revue critique*" de Mr Hilbery (qui l'apprécie parce qu'«*il fait autorité en matière d'études médiévales*» [page 489]), il peut se présenter chez lui pour y prendre le thé, pour aussi, au premier regard, tomber amoureux de sa fille, et, en Don Juan ou en Rastignac, concevoir, dès qu'il est dans la rue, un audacieux projet : «*Katherine Hilbery fera l'affaire. Je vais prendre Katherine Hilbery*», la romancière commentant : «*Si on avait pu arracher son masque de chair, on aurait vu que sa volonté est tendue vers un seul but : que Miss Hilbery lui obéisse [...] et, pour Katherine, il ne fait pas de doute que ce jeune homme a jeté son dévolu sur elle*» (page 70). D'ailleurs, manifestant d'abord, à l'égard de cette bourgeoise, une «*hostilité critique*», un «*désir sauvage de la blesser*», voulant lui marquer combien sa pauvreté

entrave ses projets, il est heureux de constater que, «*pour la première fois, il se sent à égalité avec une femme à laquelle il souhaite faire bonne impression*» (page 71). Comme, pour lui, Katherine «*est bien la femme dont on rêve*» (page 73), il cherche à la voir, parcourant les rues, et passant souvent devant sa maison pour l'entrevoir. Or, un jour, au chapitre X, comme il la croise dans la rue, «*ses mains et ses genoux se mettent à trembler, et son coeur cogne douloureusement*» (page 141), et il n'ose pas l'aborder, mais en étant momentanément submergé par le sentiment de pleine satisfaction que provoque sa présence. Au chapitre XII, prétendant être venu voir Mr Hilbery, il est heureux de ne trouver qu'elle qui, «*en cinq minutes, emplit la coquille vide du rêve ancien avec la chair de sa vie*» (page 159). Pourtant, plus tard, comme il a, lui aussi, un esprit quelque peu compliqué, il pense avoir «*perdu quelque chose en lui parlant, car, après tout, celle qu'il aime est-elle la même que la vraie Katherine? Elle l'a transcendée par moments : les mouvements de sa jupe, l'oscillation des plumes de son chapeau, le son de sa voix, il les a vus et entendus ; oui, mais combien monstrueuse devient parfois la distance qui sépare la voix dans un rêve et la voix même de l'objet des rêves !*» (page 321). Et il s'acharne même à élargir encore cette distance, celle «*qui sépare le dévot de la statue sur l'autel*» (page 390).

Pour sa part, elle a été séduite par sa «*mâle énergie*» (page 235), son esprit non conventionnel et son idéalisme. Mais, après son piètre comportement du chapitre X, il est allé alors plutôt voir Mary pour la taquiner au sujet de ses activités de suffragette, car il avait révélé, au chapitre VI, avoir noué une étroite amitié avec elle. C'est ainsi qu'il s'engage dans une mauvaise direction, en se liant à une autre que celle véritablement aimée, la relation avec Mary venant perturber et retarder celle avec Katherine. Comme, au chapitre XII, il apprend, au hasard d'une conversation avec ses tantes, que celle-ci est fiancée à William, «*il ressent aussitôt une violente colère contre celle qui l'a trompé dès le début, [qui] l'a abreuvé de contes de bonne femme*» (page 168). Même si, quand il est sorti et qu'il est devant le fleuve, il en vient à apprécier avoir désormais une passion à vivre ; même s'il est «*persuadé qu'il est possible de se détacher de l'apparence des êtres tout en gardant la passion qui semble inséparable de leur corps*» (page 171), cette déconvenue l'amène, au chapitre XIII, à accepter l'invitation que Mary lui a faite de séjourner dans sa famille. Si, dans le train, il pense plutôt à Katherine qui devrait aussi séjourner dans la région (chapitre XV), à Disham, il se rapproche tant de Mary qu'il peut être jaloux de la tendresse qu'elle a pour son frère (page 205). Il est alors en proie à cette cruelle ambivalence : «*À un moment donné, la pensée que Mary l'aime le transporte ; l'instant d'après, il pense qu'il ne l'aime pas ; son amour lui répugne. Puis il pense qu'il doit l'épouser tout de suite ; mais ensuite il décide de disparaître, de ne plus jamais la revoir.*» (page 247). Au chapitre XVIII, alors que lui et Mary se rendent à pied à Lincoln, il en vient à lui dire vouloir s'établir dans la région, trouver une petite maison dans la campagne, et s'y retirer pour écrire un livre. Au chapitre XIX, il se rend compte, à Lincoln, qu'elle l'aime, déclare vouloir l'épouser, et, comme elle s'y refuse, la supplie de lui conserver son amitié car il en a besoin, attitude qui est donc analogue à celle de William.

Mais voilà qu'il est ému de découvrir Katherine pour la première fois en plein jour. Puis il la retrouve à Londres, et ose alors enfin lui dire qu'il voit en elle la femme idéale, qu'il ne pense qu'à elle. Quand il doit la quitter, il est en proie à «*une exaltation presque surnaturelle*», et passe la nuit à lui écrire «*une longue lettre, passionnée et folle, la suppliant, dans leur intérêt commun, de rompre avec William*». Lui ayant, au chapitre XXV, donné un rendez-vous à Kew, il l'y attend, toujours exalté mais se demandant si «*celle qu'il aime est la même que la vraie Katherine*», sentant «*un mélange de dégoût et de pitié pour la maladresse des êtres humains quand ils essaient de mener à bonne fin ce qu'ils ont conçu*» (page 321), s'énervant parce qu'elle est en retard. Enfin là, elle l'examine, le trouve «*arbitraire, emporté, impétueux [...] tout l'opposé de William [...] pauvrement mis, ses vêtements étant mal coupés, son sens de la courtoisie laissant à désirer ; il est taciturne et maladroit au point d'effacer sa véritable personnalité. Il est gauchement silencieux, gauchement solennel. Et pourtant elle l'aime bien.*» (page 355). Et il l'éblouit par sa connaissance de la nature. Comme il lui parle de la vie solitaire et studieuse qu'il veut mener, elle adhère à ce projet. Tandis qu'il lui fait ce reproche : «*Je doute que vous mettiez la sincérité absolue au premier plan de vos préoccupations.*» (page 355), il veut «*fixer les clauses d'une amitié franche et sincère.*» (page 358). En effet, il ne peut faire aucune «*allusion à l'amour*» (page 358). C'est parce qu'il espère «*venir à bout de sa passion absurde qui est cause de tant de souffrances et de gâchis*» qu'il veut la faire «*passer au laminoir de la vie de famille*» (page

394), de sa propre famille réunie pour le thé à Highgate, étant «*décidé à ce que toute illusion soit dissipée à la fin de cette expérience*» (page 399). Cela a lieu au chapitre XXVII, où, si elle connaît un moment difficile, elle triomphe de cette épreuve ; aussi, vaincu mais heureux de l'être, affirme-t-il : «*Je passerai toute la soirée à penser à vous. J'y passerai toute ma vie, je crois.*» (page 404). Au chapitre XXVIII, comme il se rend compte de «*la force de sa passion*» (page 408), il essaie encore de l'éradiquer en cherchant des défauts à Katherine, en se disant que la beauté n'est pas tout, en trouvant qu'«*il y a en elle quelque chose de distant et d'abstrait qui le transporte et le glace en même temps*» (page 447). Mais s'impose à lui le fait que, quoi qu'il arrive, il l'aime. Et cette révélation, il ressent le besoin de la faire connaître à quelqu'un d'autre. Ce qui l'amène malencontreusement chez Mary où il comprend (enfin !) qu'il parle de son amour à celle qui l'aime, lui, et qui s'est résignée à renoncer à lui. Aussi repart-il dans la nuit pour aller errer auprès de la maison des Hilbery, d'où sort William qui est ulcéré parce que Cassandra l'a repoussé, ce qui fait que les deux hommes se sentent unis en constatant : «*Les femmes sont des créatures incompréhensibles*» (page 421), que Ralph fait ce constat désolé : «*En quoi peut-on croire? Ni aux hommes, ni aux femmes, ni aux rêves. Il ne reste rien - rien.*» Au chapitre XXX, alors qu'il est toujours devant la maison, William l'y fait entrer, et le laisse avec Katherine. Ils s'avouent alors leur amour mutuel, tout en étant dans une incertitude totale car le sentiment de chacun n'est pas semblable à celui de l'autre, la romancière commentant : «*Quand Katherine paraît plus belle ou plus mystérieuse, quand elle est habillée différemment, quand elle dit quelque chose d'inattendu, il se laisse gagner par une émotion irrésistible qui le rend incapable de s'exprimer*» (page 500). Mais il proclame son perpétuel amour pour elle, est envahi par un sentiment de plénitude qui le conduit à se voir «*accomplir des prouesses extraordinaires : sauver des gens de la noyade, secourir les malheureux ; et, tout en s'impatiant devant cette forme de narcissisme, il ne peut abandonner l'idée que, d'une certaine façon, la vie est belle, romantique - une maîtresse qu'il vaut la peine de servir tant que Katherine serait là*» (page 501). Uni à elle, «*il est conscient d'avoir franchi le seuil de la grandeur secrète d'un autre esprit, riche en formes vastes et imprécises, dont l'on ne peut avoir qu'une fugitive vision.*» (pages 532-533).

Ralph présente donc une personnalité complexe, inquiète, ardente, torturée, dont la richesse est troublante car on y découvre peu à peu, au-delà d'errements et d'ambivalences déchirants, une énergie et une passion qui ont été perçues et conquises par une âme d'égale intensité, ce qui leur permet d'accéder à un amour intense.

### Katherine Hilbery

Enfant unique de parents de la haute bourgeoisie cultivée, c'est une jeune femme d'une trentaine d'années dont on dit qu'elle «*a tout pour elle - la beauté, l'intelligence, la personnalité*» (page 457).

Sa beauté est continuellement affirmée et réaffirmée. À Kew, «*au milieu des orchidées, sa beauté est étrangement rehaussée par les plantes fantastiques.*» (page 352). Pour Cassandra, elle est «*la plus belle des femmes*» qu'elle ait jamais rencontrée (page 375). Et, dans la rue, «*sa beauté la sauve du pire sort qui guette un piéton : les gens la regardent, mais ne rient pas.*» (pages 332-333).

Son intelligence l'amène à s'opposer à l'agitation stérile de la vie mondaine que lui fait mener sa famille, en choisissant «*une occupation qui n'ait aucun rapport avec les êtres humains*» (page 209).

En effet, «*elle se lève le matin de bonne heure ou veille tard le soir, pour étudier... les mathématiques*» (page 53). Elle s'intéresse aussi à l'astronomie, et, au chapitre XVI, on la voit à Stogdon House sortir dans la nuit pour contempler les étoiles qui l'intéressent plus que les gens qui sont à l'intérieur.

C'est que, comme elle est la petite-fille d'un célèbre poète, ascendance qui pèse d'ailleurs lourdement sur elle, et d'autant plus qu'on a fait d'elle la prêtresse du sanctuaire où sont réunies ses «*reliques*», et que ses journées sont largement occupées à aider sa mère à écrire une biographie qui semble ne devoir jamais aboutir ; qu'elle vit dans un milieu intellectuel voué au culte de la littérature ; on s'attend à ce qu'elle y sacrifie elle aussi, qu'elle montre quelque talent pour la poésie, qu'elle ait au moins une opinion en ce domaine. Or elle «*déteste les livres*» (page 158), n'a jamais lu Shakespeare (page 150), et se moque : «*Dans toute la poésie, il n'est question que de sentiments - et dans les romans aussi.*»

(page 158). Ce choix des mathématiques, qu'elle garde secret, est aussi, pour elle, une façon d'affirmer son individualisme.

Sa personnalité est apparemment, pour celui qui la voit pour la première fois, celle d'une bourgeoise accomplie, dotée d'une grande assurance, d'une grande capacité de contrôle et de commandement, uniquement préoccupée par la direction de la maison de ses parents ; d'ailleurs, pour sa mère, «*elle a de l'autorité, elle est calme, elle règne naturellement*»(page 156), William lui dit : «*Vous êtes un amalgame bizarre. Il y a en vous du poète et de la vieille fille*» (page 76) et Cassandra, «*frappée par la maturité de sa cousine*» (page 366), lui avoue : «*On se sent si affreusement petit près de vous*» (page 372). Elle manifeste souvent une hauteur orgueilleuse et exigeante ; ainsi, elle montre un «*dédain inquiétant pour les sentiments d'autrui*» (page 232) ; elle peut avoir «*l'attitude que Mary a comparée à celle de quelqu'un regardant un visage aveugle. À vrai dire, elle ne scrute pas un visage mais une procession, la procession de la vie elle-même ; le bien, le mal, la raison, le passé, le présent, l'avenir défilent devant ses yeux sans qu'elle ait honte de l'élan qui la pousse à se croire sur le pinacle où il incombe au monde de lui rendre hommage.*» (page 475).

Mais, dès le début, où on la découvre en hôtesse servant le thé, à Cheyne Walk, à d'importantes personnes discutant de littérature avec ses parents, elle «*éclate de rire*» alors qu'elle ne se sent «*pas particulièrement gaie*». C'est que, sous les contraintes de la mondanité, sous le carcan des devoirs sociaux, son esprit, très libre, vogue vers «*les choses que l'on fait de son plein gré*», dans un monde créé par sa propre fantaisie. Derrière la façade sociale, le flux de sa conscience charrie rêves, doutes et désirs vifs. Elle constate qu'elle a deux modes d'existence séparés et distincts ; sans avertissement, qu'elle soit seule ou en compagnie, même engagée dans une conversation, elle tombe dans des sortes de transes où elle quitte le monde social, et passe dans un monde onirique, avant de s'en éveiller pour revenir au premier. «*Elle peut s'absorber dans une rêverie où elle devient aussitôt une autre, et où l'univers entier se métamorphose. Étant une habituée de cet univers, elle peut reconnaître son chemin sans hésitation. Si quelqu'un lui avait demandé de le décrire, elle aurait répondu que c'est là que réside la réalité dont nous ne connaissons qu'une apparence ; elle s'y sent incomparablement plus spontanée, plus forte, plus libre que dans le monde réel. Dans cet ailleurs, il est enfin donné de connaître ce qui nous échappe sans cesse ici-bas, le bonheur parfait dont nous ne goûtons que des miettes, la beauté dont nous n'avons qu'une vision fugitive. Le mobilier de ce monde imaginaire est emprunté en grande partie au passé, et même directement à l'époque élisabéthaine, mais la décoration est susceptible de modifications ; deux seules caractéristiques demeurent constantes : c'est un lieu où les sentiments n'obéissent à aucune des contraintes que le monde réel nous impose, et le retour à la réalité est toujours accompagné d'un sentiment de résignation et d'acceptation stoïque des faits.*» (pages 153-154). Ainsi, «*son imagination vagabonde librement dans un univers enchanteur*» (page 117) : elle peut «*se perdre en des flâneries indéfinies, trop absurdes pour les avouer, et en être secrètement bouleversée*», «*désirer échanger sa vie réelle contre celle du rêve*» (pages 461-462). Ainsi :

- Elle se voit «*domptant des poneys sauvages dans les prairies d'Amérique ou bien gouvernant un immense navire au coeur d'un ouragan pour contourner un sombre promontoire rocheux*» (page 53).
- «*Elle imagine un pays neuf où la mesquinerie entre les sexes aurait disparu, où la vie ne serait plus un écheveau de relations compliquées entre les hommes et les femmes*» (page 116).
- Elle rêve d'un amour qui «*a la splendeur d'un flot tumultueux, tombant de hautes corniches dans les profondeurs bleutées de la nuit, et qui entraîne chaque goutte de vie jusqu'à l'apothéose où tout s'abandonne sans retour.*» (page 117).
- Elle a le fantasme d'un homme qui est «*un héros magnanime montant un fier coursier sur une plage de sable. Ils galopent ensemble à travers les forêts ou le long des vagues.*» (page 117).

Si elle est socialement privilégiée, elle ressent, au plus fort d'elle-même et avec angoisse, la fausseté des conventions et des traditions ; elle exprime son sourd désir de se démarquer d'un milieu où elle est à l'étroit, d'élargir et d'approfondir sa connaissance de la société et des gens. «*Elle est prête à croire que certains ont la chance de rejeter, d'accepter, d'abandonner ou de sacrifier leur vie d'après une autorité traditionnelle. Elle peut les envier, mais, dans son cas, les questions perdent leur sens dès qu'elle tente sérieusement de leur trouver une réponse, ce qui prouve combien les solutions*

*traditionnelles ne lui sont personnellement d'aucun secours. [...] La seule vérité qu'elle peut découvrir est la vérité de ce qu'elle-même sent.»* (page 332). Si elle semble adopter la «*vision fataliste*» du monde que se faisait Dostoïevski, disant : «*C'est la vie qui importe - la vie uniquement - le processus infini de découverte, et non la découverte elle-même !*» (page 147), elle n'en veut pas moins «*chercher un sentiment vrai dans le chaos d'indifférence ou de faux-semblants dont la vie est faite, le reconnaître après l'avoir trouvé, accepter les conséquences de cette découverte [ce qui est une] quête à la fois déroutante, avilissante, exaltante.*» (page 333). Très sensible, sujette à des défaillances de l'être, incertaine de son avenir, «*elle pense tristement à sa solitude, à la futilité de la vie et à la prose stérile de la réalité*» (page 399), dont elle se dit : «*La réalité m'échappe. C'est une hallucination pure et simple.*» Aussi, de tempérament très solitaire (elle «*parle plusieurs fois de son intention de passer l'été en randonnées solitaires*» [page 462]), elle s'enferme dans sa tour d'ivoire, et le reconnaît : «*Cela ne me fait pas passer pour quelqu'un de très sociable [...] mais je ne peux pas supporter de vivre avec d'autres gens.*» (page 355). Pourtant, la romancière allait indiquer : «*Les circonstances l'avaient depuis longtemps contrainte, comme la plupart des femmes dans la fleur de l'âge, à prendre en considération avec minutie toute une part de la vie manifestement dénuée d'ordre : des états d'âme, des désirs, les nuances de la sympathie et de l'antipathie, ainsi que leur effet sur la destinée des êtres qui lui sont chers, et elle avait été forcée de renoncer à la contemplation de cet autre versant de la vie, où la pensée élabore une destinée indépendante des êtres humains.*» (page 351). S'efforçant de concilier ces deux mondes, elle se demande pourquoi, «*comme elle est habituée à avoir dans son monde intérieur une complète liberté, veut-elle continuellement plier sa conduite en pratique à un critère si différent ; pourquoi y aurait-il une constante disparité entre la pensée et l'action, entre la vie intime et la vie sociale, cet étonnant gouffre dont, sur un bord, l'âme est active et en pleine lumière du jour, tandis que, sur l'autre, elle est contemplative et sombre comme la nuit*» (page 358). Comme elle constate qu'à moins d'être libre de toute obligation envers les autres, et d'être émancipé en esprit, la vérité envers soi-même et envers les autres est impossible, elle admire Mary, et elle l'envie «*de vivre seule et de faire ce qu'elle a envie de faire*» (page 289), tandis qu'elle-même doit toujours se plier à des compromis. D'ailleurs, les luttes respectives que mènent Mary et sa propre mère vont influencer sur la sienne avec des conséquences inattendues et intrigantes. Inversement, à Mary, elle paraît «*posséder la faculté étrange de s'approcher et de s'éloigner des autres, et être en proie à des émotions contradictoires qui la maintiennent sur le qui-vive*» (page 68). En effet, elle s'efforce de concilier son besoin de liberté personnelle et son désir de connaître l'amour, auquel, au chapitre VIII, l'affaire de Cyril la fait songer. Mais, «*en pensant à ses parents*», elle se demande : «*Somme toute, qu'est-ce que l'amour?*» (page 117). Elle répète : «*Aimer est, paraît-il, la chose la plus importante du monde ; mais, moi, je ne sais pas ce que c'est*» (page 287), et elle pense ne jamais pouvoir le connaître. Elle entend se vouer à «*chercher un sentiment vrai dans le chaos d'indifférence ou de faux-semblants dont la vie est faite*». Elle se demande si peuvent coexister l'amour et le mariage, si le mariage est nécessaire pour connaître le bonheur. Et son scepticisme demeure longtemps ; en effet, alors qu'elle «*ne perçoit que trop bien la tiédeur et l'insécurité de ses propres sentiments comparés à ceux de Mary*» (page 297), avec celle-ci elle ose émettre cet avis : «*L'amour que nous éprouvons pour les autres n'est peut-être que l'ombre d'une idée. Ce qu'on appelle l'amour n'existe peut-être pas réellement.*» (page 290). On risque toujours de «*découvrir que l'autre n'est qu'une illusion ; [de] ne jamais être sûr qu'on aime ou qu'il n'aime pas en vous quelqu'un d'autre*» (page 511). Mais, comme sa mère parle de l'amour, elle aurait aimé qu'elle «*répète ce mot indéfiniment - mot si doux quand un autre le prononce ; rivet des fragments morcelés de l'univers*» (page 511).

Cependant, sa famille étant encore fidèle aux valeurs traditionnelles, c'est en «*esclave soumise aux traditions familiales*» (page 373) que, dans «*un moment de pessimisme*» où elle a «*la conviction soudaine de l'indéniable prosaïsme de la vie, de la fin de l'illusion qui soutient la jeunesse à mi-chemin entre le ciel et la terre, de la tentative désespérée de se réconcilier avec le réel*» (page 259), elle accepte de se fiancer à William Rodney. Au chapitre IX, l'affaire de Cyril l'a amenée à se dire : «*Peut-être ferais-je mieux d'épouser William?*» Si, au chapitre XI, alors qu'elle lui a écrit «*qu'elle n'est pas amoureuse de lui et que, par conséquent, elle ne peut pas l'épouser ; mais espère que leur amitié*

*n'en souffrirait pas.*» (page 148), elle peut donc venir prendre le thé chez lui, qui s'est soigneusement préparé à la recevoir mais ne sait pas de quoi lui parler, et lui lit un acte de sa pièce de théâtre en vers qui ne lui plaît pas du tout, et qu'elle s'est même évadée dans une rêverie romantique, voilà que, d'une façon tout à fait paradoxale, elle lui annonce qu'elle accepte de l'épouser !

Or elle est alors insatisfaite, se persuade même qu'elle trahit son monde intérieur. *«Elle est blessée dans son amour-propre. Elle aurait aimé sortir de sa réserve habituelle afin de justifier ses fiançailles auprès de quelqu'un pour qui elle aurait éprouvé de l'estime»* (page 208). Elle veut croire *«qu'être fiancée à un homme que l'on n'aime pas est une étape inévitable dans un monde où la passion n'est qu'une histoire rapportée par un explorateur revenant des forêts profondes - histoire si rare que les gens sages doutent de sa véracité»* (page 232). Elle pense que les sentiments, dont elle souhaite découvrir la vraie nature, ont été bousculés par les exigences que la société exerce sur une femme en âge de se marier ; que, prisonnière des obligations sociales, elle n'a pas de choix réel, ne peut suivre une autre voie. Elle confie : *«Si je l'épouse, c'est parce que je veux me marier. Je veux avoir une maison à moi. La vie n'est plus possible chez nous.»* (page 209). En effet, elle n'est pas, auprès de ses parents, heureuse comme elle devrait l'être, car, bien qu'elle jouisse d'une relative liberté et de leur confiance, elle souffre de sa dépendance, voudrait être capable de poursuivre l'atteinte de ses propres intérêts ; elle est partagée entre, d'un côté, son affection pour sa mère, et, de l'autre, son désir d'être libre comme Mary, d'être libre d'avoir sa propre vie. Et *«ne pas connaître le bonheur alors qu'elle est supposée connaître une joie sans mélange suffit à expliquer son angoisse.»* (page 207).

De plus, William n'est pas du tout le *«héros magnanime»* dont elle rêve. Elle a même pour lui, au contraire, *«une sorte de tendresse amusée, un soin jaloux pour ses susceptibilités»* (page 117). Si elle se voit incapable de s'adapter à cette vie sans heurts, toute en demi-teintes et grisaille, que lui assurerait le mariage avec lui, il reste qu'*«elle goûte en sa présence une paix qui laisse son esprit libre de vagabonder loin de toute discussion»* (page 150). De ce fait, dans un autre moment de pessimisme, quand il l'implore de ne pas rompre leurs fiançailles, elle accepte de se soumettre au mariage, quitte à, effrayée par les sacrifices qu'il entraînerait, à le retarder. Peu assurée de la pertinence de cette union, elle cherche à en parler : à Mary, à Henry Otway, à Mrs Otway. C'est d'abord à sa mère qu'elle déclare *«qu'elle ne veut épouser personne»*, qu'elle *«n'aime personne»*, qu'elle *«n'aime pas William»*. Au chapitre XVIII, comme il lui fait des reproches, elle lui déclare encore : *«Je me suis trompée en acceptant de me fiancer avec vous. Jamais je ne vous rendrai heureux. Je ne vous ai jamais aimé»* (page 259) ; et, de nouveau, devant sa douleur, comme il lui saisit le bras fermement, elle a cette réaction : *«Eh bien, elle se soumettrait comme sa mère, comme sa tante, comme la plupart des femmes, peut-être s'étaient soumises ; pourtant, elle sait que chaque seconde de cette soumission n'est qu'une trahison de plus.»* (page 260). Au chapitre XXI, s'étant échappée de l'emprise de sa mère qui ne songe qu'au mariage, elle se réfugie chez Mary qui lui confie sa douleur d'aimer sans être aimée, et qui évoque Ralph, ce qui soulève son intérêt, et fait que les deux femmes *«restent toutes deux assises quelque temps, côte à côte»* et silencieuses. On constate, au chapitre XXII, qu'elle est sous le coup de la révélation de l'amour que ressent Mary. Quand elle retrouve William, il ne peut que remarquer sa froideur, et, devant leur manque de ferveur réciproque, comme pour lui venir en aide, elle lui fait reconnaître qu'il est amoureux de Cassandra. Alors qu'ils ont rompu, mais qu'*«ils sont assis l'un près de l'autre, la main dans la main, elle a l'impression que la Terre dresse entre eux un mur impénétrable qui s'élève toujours plus haut.»* (page 347). Épuisée par les événements de la semaine, *«elle est dans cette disposition d'esprit, qui n'est peut-être pas très spécifique de son sexe, où l'autre devient si étranger, d'une bassesse si méprisante, que la nécessité de former un couple en devient dégradante ; le lien qui, à ces moments-là, est extrêmement serré, gêne comme un licol autour du cou. Les exigences répétées de William, sa jalousie, l'ont poussée dans quelque bas-fond de sa nature secrète où règne encore la lutte primitive entre l'homme et la femme.»* (pages 392-393). Au chapitre XXIV, on la voit découragée : elle se sent séparée de William par son manque d'amour, et se rend compte que *«sa tentative pour harmoniser l'amour sincère qu'il ressent avec l'amour qu'elle simule est un échec qui ne serait jamais trop sévèrement condamné.»* (page 333). Mais elle ne peut rejeter William ; elle ne peut même pas imaginer le rejeter jusqu'à ce que Cassandra se présente pour la remplacer ; plus encore, elle doit maintenir la prétention des fiançailles de façon à ce que William puisse accéder à Cassandra, qu'il ne pourrait pas voir s'il s'était



séparée de sa cousine. Au chapitre XXIX, comme Cassandra lui révèle la déclaration d'amour que William lui a faite, elle ne manifeste aucun mécontentement,

En fait, elle est d'autant moins disposée à épouser William que, même si, à leur première rencontre, du fait de leur différence de classes, elle et Ralph s'affrontent quelque peu, elle a ressenti tout de suite l'inquiétant et dangereux ascendant qu'exerce cet homme passionné. Or celui-ci a tout de suite remarqué que tout ce qu'elle fait, elle ne le fait qu'avec la partie superficielle de son être ; et, quoiqu'il ne puisse longtemps savoir quelles sont ses réelles préoccupations, il a la certitude qu'elle est vouée à la contemplation, et que sa maîtrise d'elle-même et son calme cachent une autre personnalité, qui est mystérieuse.

Cependant, le roman suit la lente acceptation, avec de nombreux allers et retours, de cette attraction qui vient contredire les impératifs sociaux, et les volontés personnelles. Ainsi, l'orgueil de Katherine peut lui faire montrer à Ralph une *«indifférence royale»* (page 71). Mais, inversement, elle se le représente *«comme un juge. Elle l'imagine pesant d'un air sévère les exemples de sa légèreté devant une commission d'enquête, composée d'hommes, sur la moralité féminine, et l'acquittant, ainsi que sa famille, d'une phrase mi-sarcastique, mi-tolérante, tout en la condamnant sans appel en son for intérieur.»* (page 262). L'exemple de la sincérité de Mary l'encourage à admettre qu'elle l'aime. Cependant, comme, au chapitre XXVII, il lui impose l'épreuve du thé pris dans sa famille, à Highgate, elle *«le méprise plus qu'à aucun autre moment depuis le début de leur rencontre»* (page 398) ; mais, si elle ressent d'abord du dédain pour le décor, pour sa mère et ses frères et soeurs, elle est finalement séduite par une vive discussion générale. Comme il lui indique ensuite qu'il avait voulu faire cette expérience pour qu'elle lui permette de cesser de rêver à elle, alors qu'il le fera dorénavant toute sa vie, elle a du mal à s'en aller retrouver les siens et William, mais, encore une fois de façon tout à fait étonnante, elle le fait brusquement. Au chapitre XXVI, elle suscite la jalousie de Marie en lui révélant qu'elle a accepté d'être l'amie de Ralph. Mais, au chapitre XXXI, ayant l'impression de l'avoir *«manqué, elle connaît l'amertume de l'échec ; elle le désire et connaît les tourments de la passion. Peu importe la banalité des événements qui conduisent à cet apogée. Peu importe qu'elle apparaisse extravagante ou qu'elle laisse voir ses sentiments.»* (page 475). Se lançant à sa recherche, elle parcourt des rues qu'elle connaît mais où elle se sent perdue parce qu'elle est émue, et en vient à comprendre ses sentiments pour lui. Au chapitre XXIX, si, quand Cassandra lui dit vouloir s'en aller parce que William lui a déclaré son amour, elle ne manifeste aucun mécontentement, mais lui fait alors découvrir *«un spectacle surprenant. Katherine a les yeux ruisselants de larmes contenues, des larmes d'émotion profonde reflétant tout à la fois joie, tristesse, renonciation - une émotion si complexe qu'il aurait été impossible de l'exprimer»* (page 428). Plus loin, comme Ralph, désirant l'apercevoir, se tient devant la maison de Cheyne Walk, et qu'au chapitre XXX, William le fait entrer, et les laisse ensemble, *«à sa vue, elle a un éclair de lucidité. Il lui apparaît si petit, si unique, si distinct de tout le reste, lui qui avait été cause de tant d'émotions et d'aspirations extrêmes !»* ; cependant, elle indique : *«Vous ne pouvez savoir à quel point je suis partagée... à quel point je me sens bien avec vous.»* (page 448). Au chapitre XXXI, troublée qu'on l'ait déclarée fiancée avec lui, elle s'esquive pour le rejoindre, se rend à son bureau, à Lincoln's Inn Fields, mais ne l'y voit pas, va chez Mary qui l'aide sans ardeur mais la ramène à Chelsea où elle le trouve et *«lui avoue son amour»* (page 479). Au chapitre XXXII, alors qu'il avance : *«Rien ne nous empêche de nous voir»*, elle enchérit : *«Ni de rester ensemble»* ; mais, aussitôt, impose cette restriction : *«Seul le mariage est hors de question»* (page 499). Ils reconnaissent que les séparent ce qu'ils appellent leurs *«absences»* (Ralph indique : *«Nous sommes ensemble un moment ; puis nous nous éloignons l'un de l'autre»* ; tandis qu'elle devient *«irréelle»* pour lui, qu'elle peut montrer *«un détachement progressif»* (page 500). Au chapitre XXXIV encore, *«elle le trouve énigmatique, mais il lui apparaît de plus en plus comme une flamme à travers la fumée, comme une source de vie»* (page 531). Comme il lui demande de lui décrire ce qu'elle éprouve pour lui, *«elle lui parle de flammes, de feu, de la fumée s'entrelaçant aux reflets rougeoyants du feu»* (page 532). Lors du thé qui suit, après l'avoir longtemps nié, elle annonce soudain : *«Nous sommes fiancés»* (page 527). Au dernier chapitre, l'accord entre eux, leur décision de vivre dans une maison à la campagne sont confirmés au cours d'une promenade nocturne qu'ils font dans la ville, où ils ont le sentiment d'être *«les vainqueurs, les maîtres de la vie»*, tout en sachant

que leur union est fragile, que la communion alternera toujours avec la solitude, qu'ils connaîtront «*des instants, des fragments, une vision fugitive, et puis les oscillations de l'eau, le vent qui disperse et dissipe ; et aussi le souvenir du chaos, le retour de la plénitude, de la terre ferme, splendide et brillante sous le soleil.*» (page 535) Cette alternance, ce flux et ce reflux de la vie est la nature même de l'existence, et Katherine et Ralph ont appris, dans leur quête de la réalité, que «*c'est la vie qui importe - le processus de la découverte, le processus éternel et perpétuel - et pas du tout la découverte elle-même.*» (page 132).

Ainsi, Katherine, grande bourgeoise qui est belle et intelligente, qui souffre du pouvoir suffocant imposé par les générations précédentes, qui éprouve le besoin de briser les conventions, et d'explorer de nouvelles idées et façons de vivre, elle découvre en Ralph une âme aussi exigeante que la sienne, mais ne peut consentir à s'unir à lui qu'à travers une lente évolution où elle doit triompher des préjugés de classe, laisser s'exprimer son sentiment en dépit d'une incertitude et d'une ambivalence constantes.

Pour Virginia Woolf, ce qui était important, dans le cas de Katherine comme dans ceux des autres personnages, c'était leur faculté de saisir la signification de l'expérience. Or cette faculté dépend du degré de conscience qu'ils ont atteint. Cela va des plus ordinaires sensations aux plus profonds processus de pensée. Quelquefois, ils sont ce qu'elle appelle une «*sensibilité*». Leur réceptivité à l'univers détermine leur «*être*». Ceci semble limiter la vie à ceux qui sont capables d'une telle conscience. Les personnages qui manquent de sensibilité semblent plus réels mais seulement dans la mesure où le monde extérieur est réel : ils donnent une impression de concrétude et de fixité, mais il leur manque la possibilité de découvrir le but réel de la vie. Ainsi, l'individualité dépend de la capacité d'appréhender la réalité intérieure, et de donner un sens à son expérience dans le monde. Ceux qui sont doués d'une grande force d'introspection n'esquivent pas les difficultés qu'ils ont à se comprendre et à s'aimer au-delà de la différence des sexes, des générations, des milieux sociaux. Le vrai sujet est «*l'interprétation du mot amour*» ; on trouve toutes ces formulations : «*Je vous aime*» - «*Je n'ai jamais dit que je vous aimais*» - «*Je l'aime*» - «*Je l'ai aimé*» - «*Je n'aime personne*» - «*Je t'aimerai toujours*» - «*Qu'est-ce qui pourrait l'inciter à m'aimer?*», et on lit même cet échange étonnant où Cassandra demande à Katherine : «*Vous n'êtes pas amoureuse de lui?*», tandis qu'elle lui répond : «*Non. Mais je l'aime.*» (page 427). Si la première entente entre elle et Ralph vient du fait que, quand ils sont ensemble, ils peuvent satisfaire leurs rêves, une entente plus profonde est atteinte grâce à l'amour, au sujet duquel des idées irriguent le roman. Katherine se demande d'abord ce que c'est exactement : est-ce un sentiment naturel et sincère, ou n'est-ce que quelque chose dont on parle dans les livres, et que nous nous fabriquons? Virginia Woolf donna vie à son idée de l'amour réel comme quelque chose venant du profond de l'inconscient, qui est presque comme une réaction chimique faisant de deux personnes une seule, au-delà de la raison. Il peut apporter de la souffrance, car l'union n'est pas réalisée sans difficulté. Mais il libère aussi l'individu. Il rend la vérité possible, même dans un monde d'apparences, et la vérité complète rend plus facile la conciliation du rêve et de l'existence réelle. Si, souvent, Katherine et Ralph trouvent difficile de communiquer, et si leur relation est morcelée, chacun découvre la réalité de l'autre à travers une compréhension qui leur fait partager la même vision du monde, Virginia Woolf ayant voulu faire ressortir comment, d'aveugles, ils deviennent voyants rien que par la force du courant vital.

Cependant, il faut remarquer que, dans ce roman qui éclate d'expériences humaines où se mêlent réalités, émotions, sentiments et pensées, si Ralph et Katherine, William et Cassandra sont attirés les uns vers les autres non par la réflexion mais par des impulsions inconscientes, le désir érotique n'est jamais exprimé (à la fin, les deux amoureux, qui, exaltés, ont fait une merveilleuse promenade nocturne dans Londres, se quittent chastement sur le seuil de la maison de Cheyne Walk !), la sensualité et le bien-être physique provenant moins des corps que de la nature ou des promenades dans l'anonymat peuplé de la ville. Et l'amitié vient toujours prendre la place de l'amour.

Ce décryptage du sentiment, qui mobilise les personnages, est rendu très difficile par la brume qui recouvre instants et émotions : dès lors qu'ils quittent «*la région où les lumières de l'illusion donnent envie de posséder, d'aimer, de lutter*» (page 374), ils affrontent la mélancolie. Celle-ci touche tous

ceux à qui apparaît «*la nature imaginaire de la vie*» (page 374), pour qui les habitudes, la matérialité des choses, les certitudes se dissolvent d'un seul coup ; souvent en une fraction de seconde, le monde semble s'inverser, la présence se change en absence, l'amour en indifférence, l'espoir en amertume et le désir en rien. Les hésitations se propagent lors de duos qui sacrifient rarement au badinage. Les moments les plus intenses, passées la jalousie, la colère ou la ferveur, sont comme grevés d'une sorte d'intuition de la perte. Parce que personne n'accède à la totalité de soi-même, parce qu'autrui demeure une énigme, la perception garde «un point aveugle», et la confusion se répète. Cette «*vicissitude des sentiments*» (page 437) rappelle les intermittences du cœur décrites par Proust, que, cependant, Virginia Woolf n'avait pourtant pas encore lu. Or c'est bien elle qui s'offre à nous à travers ses personnages, leurs aspirations, leurs ambivalences, leurs craintes ; c'est bien elle qui se présente avec cet «éclat mêlé de tristesse» qui brille dans les yeux des jeunes femmes.

### Intérêt philosophique

Dans "*Nuit et jour*", Virginia Woolf exprima de nombreuses idées, proposa de nombreux thèmes de réflexion sur une variété de sujets :

Elle eut beaucoup de choses à dire au sujet de la condition de la femme, en Angleterre, au début du XXe siècle. Elle choisit trois personnages féminins qui représentent trois positions différentes :

- Cassandra, si elle est la plus jeune, est la plus traditionnelle puisqu'elle accepte le rôle d'épouse admirative et soumise que la société victorienne avait promu, que le système social d'oppression des femmes par les hommes qu'on appelle le patriarcat continue à promouvoir.

- Katherine conçoit un mariage qui peut permettre d'atteindre le bonheur s'il est fondé sur l'indépendance de chacun des époux et sur leur sincérité. «*Elle imagine un pays neuf où la mesquinerie entre les sexes aurait disparu, où la vie ne serait plus un écheveau de relations compliquées entre les hommes et les femmes.*» (page 116). Mais on peut se demander si l'amour romantique auquel elle aspire n'ouvre pas une autre voie au patriarcat.

- Mary représente la possibilité pour la femme moderne de renoncer à l'amour et au mariage pour travailler, se consacrer à des tâches humanitaires (l'obtention du droit de vote par les femmes, l'accession à une vraie démocratie) qui lui donnent pleine satisfaction, lui permettent de s'accomplir comme un homme peut le faire. Cette position était vraiment audacieuse dans un roman écrit en 1919 !

Ainsi, dans "*Nuit et jour*", Virginia Woolf esquissa une réflexion féministe, qu'elle allait poursuivre plus tard dans ses autres romans et, surtout, dans des essais comme "*Une chambre à soi*" et "*Trois guinées*".

Les principaux personnages du roman se débattent dans des problèmes de relations apparemment insolubles, car Virginia Woolf s'attacha à montrer l'opposition entre hommes et femmes, qui sont les uns pour les autres la «*nuit*» et le «*jour*», ce qui pourrait donc être une première explication de titre du roman. La différence de leurs conceptions est bien suggérée par celles que Katherine et Ralph se font des fleurs : «*Pour elle, les fleurs ont des formes variées et des pétales colorés, et se balancent à diverses époques de l'année sur des tiges vertes semblables les unes aux autres. Pour lui, les fleurs sont d'abord des bulbes ou des graines, et, plus tard, des choses vivantes dotées d'un sexe, de pores et d'une sensibilité, qui réussissent par toutes sortes de procédés ingénieux à s'adapter et à se reproduire ; on peut leur donner une forme ramassée ou fuselée, des couleurs vives ou pastel, unies ou bigarrées, grâce à des processus susceptibles de révéler les secrets de l'existence humaine.*» Mais Katherine est amoureuse, et, de ce fait : «*Aucun discours n'aurait pu être plus doux à son oreille. Depuis des semaines elle n'avait pas entendu de musique plus suave, qui éveille des résonances infinies dans le tréfonds de son être où la solitude a si longtemps régné en maître absolu. Elle désire qu'il continue de parler des plantes et qu'il lui démontre que la science peut comprendre la loi qui règle leurs variations infinies. Une loi obscure peut-être, mais assurément toute-puissante, qui exerce sur elle une fascination : elle ne trouve rien de comparable dans la vie des hommes* [ici, les êtres

humains]. *Les circonstances l'avaient depuis longtemps contrainte, comme la plupart des femmes dans la fleur de l'âge, à prendre en considération avec minutie toute une part de la vie manifestement dénuée d'ordre : des états d'âme, des désirs, les nuances de la sympathie et de l'antipathie, ainsi que leur effet sur la destinée des êtres qui lui sont chers, et elle avait été forcée de renoncer à la contemplation de cet autre versant de la vie, où la pensée élabore une destinée indépendante des êtres humains.*» (pages 350-351). Mary, amoureuse de Ralph, «adore sentir son esprit en conflit avec le sien pour avoir la certitude que sa mâle énergie n'épargnerait en rien son opinion féminine» (page 235),

Ailleurs, Virginia Woolf montra que la solidarité qui existe aussi entre les hommes fait constater à William et à Ralph que : «*Les femmes sont des créatures incompréhensibles*» (page 421). Elle signala la persistance de «*la lutte primitive entre l'homme et la femme*» (page 393). Elle opposa, d'un côté, gestes brusques, pensée plus mathématique, virile aspiration à l'action ; d'un autre, élans maternels, songeries romanesques, univers domestique. Mais elle montra aussi des femmes qui ont des caractères très masculins, et insista sur la cécité des femmes face à la sensibilité des hommes. D'une manière générale, les héroïnes, quoique capables des rêveries les plus tumultueuses, témoignent d'une énergie, d'un refus du sentimentalisme et d'une détermination à maîtriser leur vie qui mettaient à mal le stéréotype de la féminité en ce début du XXe siècle.

Qu'on soit d'un sexe ou de l'autre, on peut soit être prêt à se soumettre à la société soit être soucieux d'affirmer son individualité.

Or, dans la société anglaise du début du XXe siècle, s'imposaient encore les valeurs victoriennes que Virginia Woolf ne critiqua pas comme telles, car elle ne fit que regretter la survivance d'un code de conduite désuet, son inadéquation et le fait qu'il était imposé à des gens pour lesquels il n'avait plus de signification. C'est pourquoi on voit que, graduellement, dans le roman, le monde victorien est rejeté en dépit de ses solides vertus et de ses avantages. Le roman montre que la jeune génération est affectée par la conduite des générations précédentes (ainsi, Katherine doit subir le poids de la célébrité de son grand-père), qu'elle a du mal à sortir de leur ombre. Mais il montre aussi qu'elle ne croit plus qu'on puisse se satisfaire de «faire la bonne chose», ou de lire Walter Scott ! Les jeunes refusent de continuer à se plier aux vieilles coutumes sociales, veulent découvrir et exprimer leurs sentiments les plus profonds, agir en fonction d'eux, souhaitent vivre selon leur propre vision. En reconnaissant le droit de l'individu à sa propre vision, Virginia Woolf traduisait un état d'esprit qui était assez général dans les années vingt où les individus désiraient souvent échapper à la société parce qu'elle leur apparaissait si chaotique qu'ils se sentaient seuls et trop perdus pour la supporter ; où ils croyaient que l'unité peut seulement être atteinte par un effort personnel et grâce à la communion avec un autre individu, seul moyen de stimuler la croyance en un ordre transcendant la vie ordinaire.

Cependant, la romancière marqua qu'il est difficile de discerner ce qu'on pense réellement dans une société dans laquelle les sentiments importent à peine. Chez les personnages les plus sains, Katherine et Ralph, qui rejettent cette société encore victorienne (qu'acceptent William et Cassandra), et Mary, qui entend la réformer, la volonté obstinée de séparer la vérité de la confusion de la vie quotidienne et des préjugés du passé leur permet de régénérer leurs relations personnelles et sociales, d'obtenir la fusion de la réalité intérieure et de la réalité extérieure, d'acquérir une certaine liberté, car il reste que leur bonheur dépend de la possibilité qu'ils ont de concilier la vérité des sentiments avec les exigences de la société.

Ainsi, en soulignant le contraste entre deux générations et entre leurs conceptions des relations entre l'individu et la société, Virginia Woolf enregistra un changement des valeurs morales. Elle le fit plus subtilement que dans son premier roman, "*La traversée des apparences*", où la société était un arrière-plan dont il n'était pas très difficile de ne pas tenir compte ; ici, la société est assez réelle, et s'impose la nécessité de lui résister si le bonheur personnel doit être atteint.

Cette coexistence, chez les personnages, de forces contraires explique qu'ils soient continuellement soumis à l'ambivalence, emportés dans l'alternance, dans ce flux et ce reflux de la vie qui est la nature même de l'existence. On voit se succéder «*des instants, des fragments, une vision fugitive, et*

*puis les oscillations de l'eau, le vent qui disperse et dissipe ; et aussi le souvenir du chaos, le retour de la plénitude, de la terre ferme, splendide et brillante sous le soleil.»* (page 535).

C'est bien ce thème qu'annonce le titre donné au roman. En effet, si *"Nuit et jour"* dit la lutte que les ténèbres et la lumière se livrent dans les âmes des personnages, comme la nuit est suivie par le jour, qui est suivi par la nuit, et ainsi de suite, le titre exprime surtout l'alternance, voire la coexistence d'états contradictoires, de sentiments violents qui, d'un coup, s'affaissent ou peu à peu s'effacent, de sensations insaisissables et de contrastes intimes, comme il y a des ombres au soleil et des lumières dans la nuit. Le texte est empreint d'une tristesse solaire, d'une énergie mélancolique ; au-delà de l'humour dont il témoigne, il jette une émouvante douceur sur la souffrance et la vérité.

On peut encore voir dans la «*nuit*» notre époque d'errance dans l'inconnu et de recherche avant qu'on émerge dans le «*jour*», dans la lumière de la compréhension, comme le font ultimement les personnages.

Le titre *"Nuit et jour"* dit certes le passage du temps, le rythme quotidien de la vie, mais indique encore que, si les personnages se réjouissent de la perspective d'une longue vie de découverte, ils savent aussi que :

- Les moments de communion et de félicité sont toujours suivis de moments de solitude et de détresse, Ralph et Katherine s'expliquent «*leurs absences*» ; il reconnaît : «*Nous avons été heureux par intervalles toute la journée ; puis j'ai eu un de mes accès , et, bien sûr, cela vous a ennuyée. [...] Nous sommes ensemble un moment ; puis nous nous éloignons l'un de l'autre.*» (pages 499-500) ; dans le cas de Katherine, les «*absences*» «*prennent la forme d'un détachement progressif*» (page 500).

- Les certitudes les plus conformistes se défont, le réel le plus solide devient instable.

- Comme il y a deux mondes, le monde apparent et plat de la vie sociale, et le monde caché et d'une profondeur incommensurable de la vie intérieure, nous sommes souvent forcés de nous conduire d'une façon qui est totalement opposée à notre désir afin de satisfaire les autres, et de nous conformer aux attentes de nos pairs.

- Il nous est donc difficile d'être heureux puisqu'une si grande part de notre être réel doit rester cachée. Et le bonheur doit toujours être recréé.

Mais ce n'est pas si tranché, et l'on doit entendre la conjonction des deux mots du titre comme l'indice moins d'une succession que d'une simultanéité : chacun de nous est un précipité de jour et de nuit, et c'est d'abord en nous que les contraires se rencontrent.

Les relations entre les hommes et les femmes, entre les générations, sont d'autant plus difficiles que tous les êtres humains souffriraient d'une incommunicabilité fondamentale : ils «*sont cruellement incapables de communiquer*» (page 514). Ils connaîtraient une «*solitude infinie*» (page 302). Mary parlant avec Ralph «*sent que leurs pensées se fraient un chemin à travers deux tunnels parallèles, très proches l'un de l'autre, mais qui ne se rencontrent pas*» (page 145). Pour Katherine, «*les relations humaines sont toujours limitées*» (page 213), et elle constate : «*L'indifférence sépare inévitablement les plus proches, et leur intimité est le pire des mensonges.*» (page 286).

Or le roman s'achève sur un «*happy end*» ; Ralph et Katherine parviennent à une entente ; ils peuvent se dire qu'*«ils sont les maîtres de la vie»* ; Katherine pense que «*la grande énigme est résolue ; le tout a été éclairci ; elle a tenu entre ses mains la sphère que nous passons notre vie à essayer de modeler à partir du chaos, afin de lui donner une forme pleine, parfaite*» (page 531), paroles dans lesquelles il faudrait comprendre que le bonheur tient à l'effort qu'on tente pour atteindre équilibre, ordre et beauté. Mais Ralph et Katherine ne sont «*les maîtres de la vie*» que pendant le temps où ils sont «*portés en triomphe sur un char*» (page 530), c'est-à-dire sur l'impériale d'un omnibus ! «*la sphère*» n'est «*tendue entre les mains*» que «*pendant un instant*» avant d'être aussitôt «*voilée de larmes*» (page 531).

En fait, s'impose donc la constatation de l'impuissance, Ralph soulignant «*la maladresse des êtres humains quand ils essaient de mener à bonne fin ce qu'ils ont conçu*» (page 321), souffrant de la soumission au temps qui a une «*nature impartiale et inexorable*» (page 348), de «*la fuite du temps qui*

*a une majesté qu'aucune irritation mesquine ne vient altérer, bien qu'avec le temps s'enfuient ses espoirs»* (page 348). Et, à la fin, Ralph et Katherine, «*comme si toutes les forces de l'univers étaient à l'oeuvre pour les séparer, s'assoient en se tenant par la main, suffisamment près l'un de l'autre pour paraître un couple uni, d'une unité indivisible, même aux yeux malveillants du Temps.*» (page 519).

#### Destinée de l'oeuvre

"*Night and day*" fut publié le 20 octobre 1919 par Gerald Duckworth, le demi-frère de Virginia Woolf. Elle le dédia à sa soeur, Vanessa.

Il ne reçut pas beaucoup d'attention de la part des critiques.

Il est souvent considéré comme le plus classique de ses livres, Katherine Mansfield l'ayant rattaché non sans raison à la tradition de Jane Austen.

En 1933, le livre fut, par Maurice Bec, traduit en français sous le titre "*Nuit et jour*". Il le fut de nouveau en 1985.

Aujourd'hui, "*Nuit et jour*" est, avec "*Les années*", un des romans de Virginia Woolf les moins lus et les moins commentés.

*André Durand*

Vous pouvez me faire part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions,  
à cette adresse :

[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca)